

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 22 JANVIER 1831.

NO. 95

SOMMAIRE. — Aperçu sur l'histoire de la Grèce pendant les trois dernières années. — Causes de l'émigration des Bulgares. — Suite du Procès des anciens ministres. — Nouvelles politiques. — Les blessés de juillet à l'hôpital de la Charité. — Les Convulsionnaires au XVIII^e siècle. — Hypocrite et ses analogues. — Caliban. — Une heure aux Catacombes de Rome. — Un dîner en Islande. — Facétie.

GRÈCE.

Aperçu sur l'histoire de ce pays pendant les trois dernières années.

Les résolutions généreuses de l'assemblée nationale de Trézène forcèrent les ennemis de l'ordre public à ajourner leurs projets. Si cette assemblée eût obéi à l'impulsion qu'ils voulaient lui imprimer, et dépouillé le gouvernement de ses moyens d'action, le président se fût retiré immédiatement. Il respecta trop le principe de l'élection populaire pour rechercher jamais la composition d'une assemblée légalement constituée. Il considérait celle de Trézène comme toute puissante et maîtresse de modifier ses pouvoirs ; mais si elle les eût modifiés de telle sorte, que ses pouvoirs nouveaux ne lui eussent point laissé la possibilité de gouverner, il était prêt à se démettre, et à faire place à un homme plus heureux que lui. La connaissance des choses en Grèce et l'étude approfondie que nous avons faite du caractère de ses habitants, nous autorise à assurer que cet homme plus heureux ne se fût pas rencontré, et en tout cas M. Capo-d'Istria aurait eu la joie de faire aux Grecs pour dernier présent le don de tous les fonds qu'il a versés de ses deniers dans leur caisse publique. Il a déclaré plusieurs fois qu'en le contraignant à la retraite, les ennemis de la Grèce et de son gouvernement lui rendraient à lui personnellement un grand service. L'homme qui a mané pendant dix ans les affaires d'un vaste empire, et qui a renoncé volontairement à la puissance dont il était revêtu pour satisfaire un besoin de conscience politique, ne peut être soupçonné d'ambition, et à notre avis la Grèce, si petite et si pauvre, la Grèce, dont l'existence elle-même est encore en discussion, ne peut rien offrir qui puisse tenter la vanité, et bien moins encore la cupidité, d'un homme d'état qui s'est appauvri pour elle, et dont les goûts ont toujours été si modestes et si simples.

L'abdication du prince Léopold et l'embarras où l'on est de lui trouver un successeur qui satisfasse toutes les exigences, toutes les jalousies, ont remis les choses sur le même pied où elles étaient en janvier 1829, et s'il arrivait que le président abandonnât jamais la direction des affaires de la Grèce, il ne le ferait désormais que dans le cas déplorable où il se verrait privé de toute ressource, de tous secours pécuniaires étrangers, quand lui-même serait convaincu pleinement qu'il faut renoncer à l'espérance d'un subside assuré, en d'autres termes, que l'on ne veut pas franchement l'existence d'une Grèce.

Sans revenus certains, sans moyens aucuns de s'en procurer, vis-à-vis de factieux qui l'observent, les améliorations successives et incontestables qu'il a introduites dans l'administration deviennent nulles, faute de développements : dès lors, il ne peut évidemment continuer à gouverner. L'activité et la générosité de M. Eynard sont parvenues, il est vrai, à assurer les divers services jusqu'au mois de novembre prochain ; mais à cette époque, si les cabinets n'ont point pris une détermination en harmonie avec les besoins de la Grèce et du repos de l'Europe vers l'Orient, la crise va se faire sentir dans toute sa violence. Le président la soutiendra jusqu'à extinction ; mais alors nous estimerons sa retraite elle-même l'un des actes les plus vigoureux et les plus honorables de sa vie : elle serait la condamnation de la politique étroite et fautive, suivie trop longtemps à l'égard de la nation grecque, et la protestation la plus énergique contre l'abandon où les cabinets l'auraient laissée.

La glorieuse révolution de juillet, et l'avènement du roi Louis-Philippe permettent d'espérer que la France, un moment détournée de ses intérêts véritables, s'empressera d'adopter de nouveau le seul système qui puisse le mieux les servir. Ses intérêts bien compris sont évidemment de ne pas laisser inutiles ses premiers et généreux sacrifices en hommes et en argent, de ne pas souffrir que les quatre millions de francs qu'elle a prêtés à la Grèce l'aient été en pure perte. On pense aujourd'hui généralement que l'Angleterre ne don-

nera aucun secours particulier, et la Russie, au milieu de ses embarras d'Orient, a cru payer suffisamment ses promesses en se montrant aux portes de Constantinople. Les motifs du cabinet anglais que nous avons fait connaître précédemment, s'expliquent parfaitement par sa répugnance à voir constituer un état grec. Il ne veut pas de la Grèce comme nation, mais la France doit agir dans des vues tout opposées, il lui importe beaucoup que la Grèce existe et que son état soit assis sur des bases larges et solides ; à part même cette grave considération, il serait peu raisonnable qu'en refusant de remplir des promesses faites sous le ministère Martignac, elle acceptât volontairement une perte certaine de ses premières avances. Or, cette perte est infaillible, si, faute de moyens, le président se retire, et si, par sa retraite, son malheureux pays doit être de nouveau livré à l'anarchie.

D'un autre côté, les Grecs aiment la France par instinct, les souvenirs de la gloire française sont tout-puissants sur leurs imaginations vives et brûlantes ; leur bon sens naturel leur fait en outre apprécier merveilleusement leurs intérêts personnels, et le devoir d'un gouvernement national est de mettre à profit ces dispositions excellentes.

L'influence de la France comme protectrice ne saurait s'évaluer ; son commerce en pourra tirer des avantages immenses, incalculables, et après dix ans de liberté, le commerce de l'état grec la paiera bien magnifiquement de la langueur présente de celui de Smyrne et de Constantinople.

ASIE.

ANDRINOPLE.

— Causes de l'émigration des Bulgares. — Des faits d'une grande importance ont lieu en ce moment dans ces contrées. A l'époque de l'entrée des armées russes en Bulgarie, les habitants chrétiens, n'imaginant pas que la paix dût succéder à l'invasion, se livrèrent vis-à-vis des Turcs à des excès qui furent d'abord considérés avec indifférence, mais ensuite réprimés par les chefs de l'armée russe. Aujourd'hui les Bulgares, malgré l'acte d'amnistie du Sultan et la loyauté avec laquelle il a été exécuté dans toutes ces provinces, ont depuis la paix commencé à émigrer, et la désertion est devenue à peu près générale. Trompés par des individus qui se proclamaient, à tort assurément, autorisés par le gouvernement russe et parcouraient les villes et bourgs, les principaux habitants ont quitté leurs maisons, leurs champs, leurs habitudes, et se sont rendus dans les provinces placées sous la domination ou la protection immédiate de l'empereur, dans l'espoir chimérique d'y être revêtus d'emplois suivant le rang des émigrés, et d'être exemptés de tout impôt pour quinze ans. Car telles sont les fables dont on les a bercés, et le peuple suit peu à peu l'exemple que lui donnent ceux qu'il regarde comme ses chefs. Ici, à une autre époque, il a été délivré plus de mille passeports à des Grecs qui ont déclaré vouloir abandonner la ville, flattés par les mêmes hommes et par les mêmes espérances, auxquelles la folie ou la malveillance même ont donné un nom auguste. L'impulsion une fois donnée, chacun, après avoir pris ce qu'il avait de plus précieux, était accouru aux environs de Bourgas, afin de suivre l'armée ; d'autres, sont déjà partis pour la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, de sorte que des bourgs et des villages entiers étant abandonnés avec les gros meubles, sont devenus la proie des gens sans aveu, qui, en attendant d'obéir eux-mêmes au mouvement général, se sont livrés au pillage et à tous les excès.

Dès que la Porte n'a pu continuer à voir ces désordres avec indifférence, il paraît qu'elle en a fait part à M. l'ambassadeur de Russie, et les officiers supérieurs de l'armée ont, dès ce moment, employé leur influence à dissuader les Grecs et les Bulgares, en désavouant formellement les promesses faites au peuple par des gens qui n'avaient pour cela aucune mission. L'affaire a paru assez sérieuse pour devenir l'objet de négociations entamées entre des agents des deux puissances. En attendant leur résultat, l'archevêque grec avait été chargé par le visir d'employer tous les moyens de persuasion pour arrêter l'émigration, contre laquelle le maréchal Diebitsch et tous ceux qui l'entouraient se prononçaient publiquement et avec énergie. Mais, sous prétexte de n'avoir rien pu gagner sur l'esprit de la multitude, et de la nécessité où le mettait ce mauvais succès de songer à sa sûreté, l'archevêque lui-même a émigré, et sa famille a quitté sans empêchement le territoire ottoman. Toutefois, comme résultat de sa mission, ce prélat a fait dire au visir que si la Porte voulait retenir les Bulgares, elle n'avait qu'à leur accorder :

1^o Qu'aucun Turc ne pût être domicilié dans leurs bourgs et villages ;

2^o Que l'ayan qui serait nommé pour juger leurs différends ne pût rien décider sans le concours de leurs primats ;

3^o Et enfin qu'après la capitation et la dime ils ne pussent être assujettis à aucune taxe, corvée ni imposition, et que ces nouvelles conditions fussent placées sous la garantie de la Russie.

Pendant que ces scènes déplorables de fuite et de désordre se passaient dans la Bulgarie, les négociations continuaient dans la capitale. Il en est résulté qu'un consul général russe a été nommé à Silimnia, centre de la Bulgarie, pour recevoir les plaintes des Bulgares contre les autorités turques, et faire respecter les nouveaux privilèges qui leur seraient concédés. Ainsi ces privilèges seront donc, en définitive, placés sous la garantie de la Russie. On assure que des agents consulaires de cette puissance doivent être également nommés dans divers autres endroits.

Quoi que puisse en penser l'opinion publique, il paraît certain que le cabinet russe, qui dans des circonstances récentes a fait preuve d'une grande loyauté, est demeuré étranger à ces mouvements ; mais, par le fait, leur résultat est tout à son avantage : deux corps russes sont au milieu des Bulgares, investis de la protection des populations bulgares. En cas d'une nouvelle guerre, quel avantage on ne saurait prévoir, c'est un grand moyen de force ajouté à celle des armées.

FRANCE.

COUR DES PAIRS.

PROCÈS DES ANCIENS MINISTRES.

(SUITE.)

INTERROGATOIRE DES MINISTRES.

PRINCE DE POLIGNAC.

D. Si vous n'avez point formé le projet des ordonnances avant le moment de leur publication, quelles sont les circonstances nouvelles qui ont placé la France dans une situation à justifier cette mesure ? Le pays ne jouissait-il pas de la tranquillité ? — R. Non, il existait un parti qui conspirait contre la charte, et contre la dynastie. — D. Cependant tous les organes de l'opposition professaient le plus grand respect pour tout ce qui était légal, l'obéissance aux lois déjà existantes, et à celles qui seraient créées constitutionnellement à l'avenir ? — R. Oui ; qu'on créât constitutionnellement des esprits nous faisait craindre, mais la disposition générale des esprits nous faisait craindre que leurs intentions ne fussent point réalisées. — D. Mais les sentences des magistrats sont-elles demeurées sans exécution ? — R. Non, pas que je sache. — D. L'administration a-t-elle éprouvé quelque résistance formidable, et de nature à justifier un grand changement dans l'ordre de choses établi ? — R. L'administration rencontrait des obstacles sur tous les points, quoique ses actes fussent partout conformes aux lois. — D. De quelle nature étaient ces obstacles ? — R. Ils résultaient spécialement de la malveillance avec laquelle étaient reçus les actes du gouvernement ; et elle se manifestait, par la mesure la plus amère de mesures qui autrefois avaient été considérées comme des bienfaits ; par les calomnies répandues contre le gouvernement, par l'organisation de sociétés formées en opposition à des projets qui n'avaient jamais existé ; par la publicité la plus indiscrette des plans et des ordres de l'administration, dans le but de compromettre leur exécution ; en un mot il était évident d'après tout ce qu'on voyait, qu'un parti se formait pour renverser la monarchie ! — D. Mais, supposant que cet état de choses fut exact, vous conviendrez qu'il avait eu une longue existence, et dès-lors, pourquoi n'avez-vous pas pris sur le champ, les mesures que vous avez adoptées plus tard. Pourquoi les avez-vous différées si longtemps ? — R. Nous nous flattions que la dissolution de la chambre, procurerait une majorité, résolue à soutenir le ministère, et nous avions d'autant plus le droit d'y compter, que peu après le prononcé de l'adresse, plusieurs des membres qui l'avaient votée déclarèrent que si la même circonstance se reproduisait, ils ne voteraient pas une seconde fois dans le même sens. Mais les nouvelles élections nous ramenant des députés encore plus hostiles que ceux de la première chambre, nous fûmes d'avis que les mesures en question devenaient indispensables. — D. Il est notoire que plusieurs lettres adressées en pays étranger, ont annoncé d'avance les ordonnances du 25 juillet ? cette connaissance des ordonnances donnée préma-

turément, n'indique-t-elle pas qu'elles étaient méditées depuis long-temps, et que les personnes qui en ont reçu la confiance se sont montrées indiscrettes ? — R. Je n'ai connaissance d'aucune lettre venant de l'étranger qui ait fait mention de chose semblable, et vraiment il était impossible que cela eût lieu, car on n'a songé aux ordonnances que huit ou dix jours avant celui où elles ont été signées. — D. Il est possible que les ordonnances aient reçu finalement l'approbation du conseil, et qu'elles aient été combattues dans le cours de la discussion. Pouvez-vous dire par qui elles ont été combattues ? — R. Les ordonnances, ainsi que tous les projets présentés dans ce moment, ont certainement été soumis à une discussion préparatoire, mais ils ont été adoptés par tous les membres du conseil ; je ne puis entrer dans aucun détail sur la participation de chacun dans la discussion, ni même sur l'acte de leur rédaction. — D. N'avez-vous communiqué le plan définitif des ordonnances à personne, avant qu'elles ne fussent discutées dans le conseil ? — R. Non, à personne qui ne fit partie du ministère. — D. Ne vous êtes-vous point servi d'un langage très-énergique pour engager vos collègues à signer les ordonnances, lorsque d'abord ils s'y étaient refusés ? — R. Non. — D. Ne leur avez-vous point exposé des raisons propres à les émouvoir, et de nature à triompher de leur délicatesse sur le point d'honneur ? — R. Non. — D. D'autres membres du conseil n'ont-ils pas avancé des raisons semblables ? — R. Non. — D. M. Guernon de Ranville ne vous a-t-il pas adressé dès le mois de décembre un mémoire d'après lequel il se prononçait d'avance contre les ordonnances et les coups d'état, et déclarait qu'il était impossible de s'engager dans des mesures extralégales sans s'exposer aux plus grands dangers ? — R. Je me rappelle avoir reçu de lui une note à laquelle j'ai répondu en disant que nous étions parfaitement d'accord. — D. Cependant quelqu'intention de violer la charte a dû être manifestée, puisque M. Guernon de Ranville a cru nécessaire d'écrire une note en ce sens ? — R. On n'avait jamais pensé à rien de semblable ; je demande que M. Guernon de Ranville soit interrogé particulièrement sur ce point. — D. M. de Peyronnet n'a-t-il pas porté au conseil, les originaux des ordonnances ? — R. Je dois garder le silence sur ce qui s'est passé dans le conseil, et spécialement sur ce qui peut concerner d'autres personnes. — D. Le plan avait-il été concerté d'avance entre le roi et vous ? — R. Non. — D. Vous devez avoir prévu que les ordonnances exciteraient l'indignation générale ; elles repoussaient des collèges électoraux presque toutes les classes commerçantes, et mettaient fin à l'élection directe. On devrait donc s'attendre à une résistance loyale et légitime : à quel projet vous étiez-vous arrêté, afin de vaincre cette résistance ? — R. Nous espérions au contraire que toutes les personnes amies de l'ordre et de la tranquillité rendraient justice à nos intentions, qui n'étaient autres que de mettre un terme à l'agitation de l'esprit public. Nous n'avons donc concerté aucun plan, parce que nous n'avions prévu aucune espèce de résistance. — D. Vous ne pouviez toutefois espérer aucun secours des tribunaux, dont la fidélité à leur devoir est bien connue. Devant quelle autorité judiciaire entendiez-vous faire comparaître ceux qui se seraient opposés à l'exécution des ordonnances ? — R. Devant aucune autre que celle des juges ordinaires. — D. Entendez-vous par judiciaire, ordinaire, celles des conseils de guerre et les cours pénales. — R. Certainement non. — D. N'avez-vous pas requis M. de Champagny de vous tenir informé de l'état de la garnison de Paris ? — R. Pendant tout le temps que j'ai été chargé du portefeuille de la guerre, l'état de la garnison de Paris m'a été soumis régulièrement à diverses époques, suivant la forme accoutumée. — D. Comme ministre de la guerre, avez-vous donné l'ordre aux troupes cantonnées dans les environs de Paris, de se tenir prêtes à marcher au premier signal ? — R. Point du tout. — D. Cependant, n'avez-vous pas le 26 juillet donné des ordres par l'entremise du duc de Raguse, pour que la garnison de Paris prit les armes en cas d'alerte ? — R. Je n'ai jamais ouï parler d'un ordre semblable ; d'ailleurs, la chambre des députés a déjà été informée, que des ordres de cette nature étaient donnés de temps à autre par le major de la garde aux troupes faisant partie de son commandement. — D. Avez-vous prévenu le préfet de police des mesures désespérées que vous alliez prendre ? avez-vous concerté aucun plan avec lui ? — R. Non. — D. Avez-vous consulté le préfet de police sur les dispositions des négociants, dont les intérêts avaient à souffrir plus particulièrement par l'ordonnance sur les élections ? — R. Non : hors du conseil, je ne me suis occupé que de ce qui me concernait comme le ministre des affaires étrangères, et ces fonctions n'avaient aucune espèce de rapport avec les ordonnances. — D. Si vous avez conseillé au roi de faire publier les ordonnances, sans avoir pris au moins quelques unes des précautions que nous avons énumérées, n'est-il pas juste d'inférer de là, que vous cédiez à l'impulsion de quelque pouvoir secret ; à quelque influence secrète irrésistible ? — R. Non. — D. Lorsque Charles X vous a prescrit de rédiger les ordonnances, ou lorsqu'il les a adoptées, lui avez-vous fait quelques représentations pour l'empêcher de se précipiter, dans un abyme dont ses serviteurs les plus fidèles, ont cherché à lui faire entrevoir la profondeur ? — R. Le ministère ayant proposé les ordonnances au roi, et comme nous l'avons fait dans l'intention de servir l'intérêt public, nous ne pouvions chercher à le détourner de mesures qui nous paraissaient indispensables. — D. Lorsque Charles X a été ébranlé par les représentations de ceux qui étaient le plus dévoués à son service, ne vous a-t-il pas communiqué leurs motifs, afin que vous pussiez les discuter ? — R. Cette question, quant à ce qui me concerne, n'est applicable qu'aux ordonnances, et les ordonnances n'ont été connues qu'au moment d'être signées. — D. Les ordonnances ont été signées le 25 juillet ; la démission qu'elles avaient créée, a-t-elle continué jusqu'à cette date ? — R. Elles avaient déjà été adoptées ; il se peut qu'elles aient été discutées le jour même de la signature, mais si cela est, la discussion n'a pas été longue. — D. En les signant, le roi a-t-il donné quelques marques d'anxiété ? — R. Je garderai toujours le silence sur tout ce qui est relatif à la personne du roi. — D. Avez-vous informé le roi des premiers troubles dans Paris le 26 juillet ? — R. J'en avais moi-même une connaissance très-imparfaite : je ne l'en ai point informé. — D. Fûtes-vous instruit, le 27, de la résistance des journalis-

tes, (et en particulier des rédacteurs du *Temps*) et du protêt signé par 44 d'entr'eux ? — R. J'ai lu le protêt dans le journal. — D. Il paraît cependant que vous aviez l'intime connaissance de ce fait, puisque le procureur du roi se rendit à votre hôtel afin de conférer avec vous sur ce sujet : ne lui avez-vous pas ordonné de faire arrêter les 44 qui avaient signé le protêt ? — R. Le procureur peut s'être présenté à mon hôtel, mais je ne lui ai point parlé. (L'accusé nie que la mesure de l'arrestation ait été débattue dans le conseil des ministres qui y fut tenu le 10 à 11 heures dans la soirée du 27. Mais il reconnaît que l'ordonnance par laquelle Paris a été déclaré en état de siège y fut discutée.) — D. N'avez-vous pas donné des ordres en qualité de ministre de la guerre pour qu'on fit dans votre département les préparatifs nécessaires à l'organisation de conseils de guerre ? — R. Non. — D. Avez-vous une juste idée des conséquences d'une ordonnance déclarant Paris en état de siège ? — R. Je ne pouvais l'avoir, n'ayant point étudié les lois à ce sujet. (L'accusé admet qu'il présenta l'ordonnance à la signature du roi, et il ajoute en réponse à une autre question, qu'il ignore que la nouvelle de cette mesure eût circulé le mardi, ou que le préfet de police eût déclaré n'avoir plus d'autorité.) — D. Quels moyens avez-vous pris pour faire connaître cette ordonnance aux citoyens, afin de les prémunir contre les actes involontaires qui pourraient les faire citer devant les conseils de guerre ? — R. Je me bornai à remettre l'ordonnance à M. le Maréchal. (L'accusé nie avoir donné l'ordre à la cour royale de s'assembler aux Tuileries, et déclare que les premiers ordres donnés le mardi pour disperser par la force les premiers attroupements qui s'étaient formés à l'Hôtel des affaires étrangères, au Palais-Royal et à la Bourse ont dû émaner de M. le Maréchal.) — D. Avez-vous informé le roi mardi au soir que déjà les troupes avaient fait feu sur le peuple assemblé et criant : « Vive la Charte. » — R. Je n'ai jamais été informé de cette circonstance. — D. Etiez-vous à Saint-Cloud le mercredi matin, lorsque le maréchal informa le roi par lettre de quelle manière la résistance se développait à Paris ? — R. Non, j'ai toujours ignoré que le maréchal eût écrit à ce sujet. (L'accusé dit, en réponse à plusieurs questions, que ce fut le vendredi soir que les troupes cantonnées dans les environs de Paris reçurent l'ordre de marcher sur la capitale, tandis qu'il avait quitté son hôtel le mercredi vers une heure après midi pour s'établir au quartier-général du Maréchal Marmont aux Tuileries, où les ministres étaient arrivés successivement.) — D. Pouvez-vous expliquer l'inaction complète du gouvernement pendant toute cette journée, surtout après que vous étiez établi au quartier-général, vous avez dû avoir connaissance à chaque instant des détails les plus minutieux des combats qu'on se livrait dans chaque quartier. Quelles mesures avez-vous prises pour arrêter l'effusion du sang ? — R. Mon but en me rendant aux Tuileries était de me soustraire aux groupes qui environnaient mon hôtel. L'inaction du gouvernement peut s'expliquer par la concentration de tous les pouvoirs dans les mains du Maréchal. Les fonctions des ministres furent entièrement suspendues dès le moment où l'ordonnance fut signée, et la conclusion qu'on pourrait tirer du rapport fait à la chambre des députés, que j'ai seul correspondu avec la cour et que j'ai pris aux divers événements une part plus active que mes collègues est entièrement fautive. — D. Avez-vous rempli les devoirs qui vous étaient imposés comme président du conseil, investi de la confiance intime de Charles X, en l'avertissant d'heure en heure, pour ne pas dire à chaque minute du véritable état des choses et des malheurs qui accablaient la capitale ? — R. Comme le maréchal correspondait avec le roi, (d'accord avec le maréchal) j'écrivis seulement pour le prévenir de la démarche de MM. Laffitte et Casimir Perrier. — D. Pendant que vous étiez au quartier-général, vous êtes-vous consulté avec vos collègues, sur l'état de choses déplorable qui existait sous vos yeux ? — R. J'ai dit que malgré qu'il y eût des ministres au quartier-général, il n'y avait plus de ministère ; nous ne pouvions que déplorer les scènes affligeantes dont nous étions témoins. — D. Comment n'y avait-il plus de ministère ? bien que Paris fût en état de siège, n'avez-vous aucun autre devoir à remplir envers le roi ? — R. Je veux dire que le ministère n'était plus en activité à Paris. On pouvait espérer encore, que les troubles seraient apaisés. (L'accusé déclare ne pouvoir se rappeler que le maréchal eût dit au conseil le mercredi-matin, que les troupes de ligne dans le quartier du Luxembourg faisaient cause commune avec les citoyens ; ou qu'il eût répondu au maréchal qu'il fallait également faire l'application de la loi martiale aux soldats et aux citoyens.) — D. N'avez-vous pas refusé de donner audience aux députés de Paris qui venaient vous conjurer de faire cesser le carnage ? — R. Le maréchal me dit en peu de mots que quelques députés de Paris, s'étaient présentés à lui, disant qu'il était nécessaire de rappeler les ordonnances ; à quoi je répliquai que je ne pouvais le faire de mon chef, mais que j'écrirais au roi à ce sujet. J'avais prié d'avance un officier de l'état-major de me faire connaître le moment où ces messieurs auraient pris congé du maréchal, ce dont il m'informa. J'hésitai un moment, ne sachant si je devais aller auprès d'eux, ou non, mais ayant réfléchi que je ne pouvais leur rien dire qui déjà n'eût été dit par l'entremise du maréchal, je les priai de ne pas attendre, le maréchal ayant promis de me donner tous les détails de l'entrevue. — D. Avez-vous pris l'avis de vos collègues, pour savoir si vous recevriez ou non la députation ? — R. Non ; le tout se passa en peu d'instants. — D. Ne connûtes-vous pas les noms des députés qui se présentèrent au quartier-général ? — R. Je connus seulement ceux de MM. Laffitte et Casimir Perrier. — D. Communiquâtes-vous par écrit au roi la démarche faite par les députés ? — R. Oui. — D. N'écrivîtes-vous pas au roi que les rebelles étaient poursuivis sur tous les points et qu'ils seraient bientôt chassés en dehors des barrières ? — R. Je ne me rappelle pas avoir écrit rien de semblable. A peine si je lui écrivis, mais je savais que le maréchal avait de son côté fait un rapport au roi. — D. Il paraît que le mercredi vers midi, le maréchal donna communication au roi de la situation de Paris et de celle dans laquelle il était lui-même placé ; mais attendu que le roi ne correspondait pas uniquement avec le maréchal, il doit aussi avoir correspondu avec vous soit comme président du conseil, soit comme ministre de la guerre.

Il paraît qu'à quatre heures après midi il était dans une sécurité parfaite, croyant ses troupes victorieuses partout. Ne doit-on pas attribuer son erreur aux rapports que vous lui aviez adressés ? — R. Je n'ai rien su de la communication dont vous parlez. Le maréchal ne m'a point fait la confidence de ce qu'il a écrit, et je n'ai point tenu de correspondance avec le roi sauf la lettre à laquelle j'ai déjà fait allusion. — D. N'avez-vous pas informé le roi à la même époque, ou plus tard, que les chefs de la révolte étaient sur le point d'être arrêtés, et qu'ils seraient jugés par une commission militaire ? — R. Je n'ai pu donner un avis semblable, puisque personne n'a jamais été arrêté et qu'aucune commission militaire n'a jamais été instituée. — D. Il paraît cependant que le roi nourrait cette opinion encore le jeudi matin ; pouvez-vous me dire sur quoi elle était fondée ? — R. Je ne puis le dire. (L'accusé, en réponse à plusieurs questions, nie avoir ordonné l'arrestation des 12 députés, avoir eu aucune conférence avec M. de Champagny, ou donné des ordres pour la formation d'une commission militaire ; il nie encore avoir reçu le mercredi matin une visite d'un agent de police qui serait venu lui faire part de la difficulté d'exécuter les 45 mandats d'arrêt délivrés la veille au soir ; il dit qu'il ignore les noms des individus que ces ordres concernaient, qu'il n'a jamais donné une direction quelconque à leur sujet, et il se défend surtout d'avoir eu aucune conférence à cet égard le jeudi soir avec M. de Foucaud.) — D. N'avez-vous pas été informé le mercredi, qu'une insurrection avait éclaté à Rouen, et n'avez-vous pas chargé M. de Clermont Tonnerre, de prendre le commandement de cette ville ? — R. J'ignore tout à fait ce qui s'est passé à Rouen. — D. Lorsque les troupes furent forcées de battre en retraite sur le Louvre le mercredi soir, donnâtes-vous communication au roi de cet événement important ? — R. Je répète que je n'ai absolument en aucune connaissance des opérations militaires dans Paris. — D. Le motif pour lequel vous avez tenu le roi dans l'ignorance de l'état réel des choses ne vient-il pas de l'espérance que vous conserviez de pouvoir recommencer l'attaque avec succès le jeudi matin, au moyen des troupes que vous attendiez pendant la nuit, et de l'artillerie de Vincennes. — R. Non ; je ne puis que renouveler la dernière réponse que je vous ai faite. (L'accusé nie avoir eu aucune connaissance de la réunion des députés à Paris les mardi et mercredi ; il nie également avoir donné l'ordre de retirer du trésor 421,000 fr. pour les distribuer aux troupes à titre de gratification, il ignore pour quel motif ces sommes ont été distribuées, si ce n'est qu'avant de se rendre à St. Cloud le jeudi matin, il vit un ordre du jour qui fut lu aux troupes, et qu'on lui dit être relatif à une distribution d'argent. Il nie avoir insisté sur le renouvellement d'une attaque sur Paris, avant d'en partir le jeudi matin ; il dit ne point se rappeler que le maréchal s'y soit opposé, et déclare, qu'il n'a point demandé au général Dafrance si avec les troupes disponibles, il ne pourrait pas reprendre les positions dont les citoyens s'étaient emparés ; il déclare aussi n'avoir vu aucun rapport, et n'avoir pas eu les moyens de connaître le nombre des victimes qui avaient succombé le vendredi.)

D. N'avez-vous pas l'instruction de vous rendre seul à St. Cloud le jeudi matin ; et ne vous êtes-vous pas opposé à ce que tout autre que vous essayât de donner des conseils au roi ? — R. Cela est d'autant moins vrai, que mes collègues et moi nous nous rendîmes ensemble à St. Cloud. — D. Il paraît que le roi, instruit enfin de la situation des affaires, était disposé le jeudi vers 11 heures à révoquer les ordonnances, et à changer son ministère, l'avez-vous détourné de ce dessein ou en avez-vous fait retarder l'exécution ? — R. Au contraire, vers les 10 heures, je fus le premier à lui faire sentir la nécessité de rappeler les ordonnances, après quoi je lui proposai ma démission. Je désignai le duc de Mortemart comme étant la personne la plus convenable pour annoncer cet événement à Paris, et ayant été autorisé par le roi à parler au duc, je m'entretins avec lui sur le champ, et le présentai ensuite au roi. — D. Pouvez-vous donner des éclaircissements sur la circonstance extraordinaire des incendies qui ont ravagé la Normandie pendant les derniers mois de votre administration, et dont les effets semblent confirmer en quelque sorte l'existence du quelque plan projeté par des ennemis jurés du repos et du bonheur de la France ? — R. Malgré les enquêtes les plus rigoureuses, et l'adoption des précautions les plus minutieuses, dans lesquelles nous avons été secondés avec zèle par les autorités locales, il nous a été impossible d'en découvrir la cause ou les auteurs. Mais je prie instamment le comité d'user de tous les moyens qui auraient pour but de découvrir toute la vérité à ce sujet. — D. Vous avez dit qu'après avoir déclaré Paris en état de siège, vous n'avez pris aucune mesure pour l'organisation de conseils de guerre : l'acte d'accusation cependant, porte que vous avez donné des instructions à ce sujet le vendredi matin à St. Cloud, à M. le vicomte de Champagny et qu'il a même réuni les employés du bureau de la guerre pour obtenir d'eux les informations nécessaires. Quelle explication donnerez-vous sur ce point ? — R. Je ne me souviens pas d'avoir vu M. de Champagny à St. Cloud le mercredi matin ; je suis même certain de ne l'avoir pas vu, il vint me trouver très tard aux Tuileries dans la nuit du mercredi. Il me parla de la formation d'un conseil de guerre, et de la nomination de ses membres en conséquence des ordres transmis le jour même au bureau de la guerre. Je lui dis qu'ayant personnellement peu de rapports avec l'armée je ne pouvais point lui indiquer les officiers, mais je l'engageai à s'entendre sur ce point avec le maréchal, si l'on considérait nécessaire d'organiser un conseil de guerre. — D. Vous faites entendre que vous ne savez rien au sujet d'un ordre qui a été donné le vendredi pour l'arrestation de plusieurs députés et autres individus. L'acte d'accusation porte cependant qu'un ordre de cette nature comprenant les noms de MM. Laffitte et Eusèbe Salverte, et je erois M. de Lafayette, signé par le duc de Raguse a été délivré le vendredi à M. de Foucaud. Avez-vous eu connaissance de cet ordre ? — R. Cet ordre n'ayant pas été signé par moi, je ne puis répondre à des questions signalant des faits qui concernent d'autres personnes. — D. Dans votre situation, et puisque par la conséquence nécessaire de la mise de Paris en état de siège, vous vous considériez comme n'ayant plus de pouvoir, comment se fait-il que l'idée ne vous soit pas venue d'y renoncer tout à fait en donnant votre démission ?

— R. Non seulement je le désirais, mais plusieurs fois pendant le cours de mon administration j'ai exprimé ce désir au roi. Je le lui ai manifesté de nouveau quinze jours environ avant que les signatures ne fussent données aux ordonnances, le suppliant au moins de choisir un autre président du conseil, lors même qu'il jugerait nécessaire dans son intérêt de me retenir dans l'administration.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Des nouvelles de Falmouth du 11 décembre, et de Londres du 9 au soir, ont été reçues à Halifax; nous les avons extraites des journaux de Boston.

LONDRES 9 décembre.

On dit que les cours d'Autriche et d'Espagne ont rappelé les ambassadeurs qu'elles avaient auprès du roi des Pays-Bas.

Le nonce du pape à Paris est privé des honneurs dont il jouissait sous l'ancien gouvernement. A l'avenir les soldats ne seront plus obligés d'aller à la messe.

L'homme accusé de projet d'assassinat dans la chambre des lords a été livré aux tribunaux. Il a déclaré qu'il avait un compte à régler avec le duc de Wellington.

On dit qu'une grande mésintelligence existe entre le gouvernement anglais et la compagnie des Indes orientales.

Les craintes d'une guerre continentale ont beaucoup diminué; ce changement d'opinion dans toute l'Europe a pour cause la retraite du dernier ministre, et surtout de Lord Wellington, qu'on savait grand partisan de la légitimité et de l'aristocratie.

Grâce à la stricte exécution de la loi, les incendies qui avaient désolé une grande partie de l'Angleterre, ont presque entièrement cessé. Il est probable que l'on reconnaîtra par les interrogatoires que les gens de peine ne sont pas les seuls coupables, mais que les fermiers eux-mêmes les ont encouragés, ou les ont laissés faire, afin d'obliger les propriétaires à diminuer le prix des fermages.

Extrait du *London Courier* du 9 décembre, au soir.

Nous avons annoncé hier, comme venant d'une excellente source, que le roi des Pays-Bas avait refusé de remplir les conditions de l'armistice, et que MM. Cartwright et Bresson étaient partis pour la Haye afin de lui faire quelques observations. Depuis ce moment nous avons reçu une lettre particulière de Bruxelles, dans laquelle il est dit que la mission de M. Cartwright n'a pas eu le résultat malheureux annoncé dans les papiers de Bruxelles.

Nous sommes heureux de dire que les rapports reçus ce matin de l'intérieur de l'Angleterre sont de nature à faire croire que la tranquillité sera bientôt rétablie. Les nouvelles de l'Ecosse sont aussi plus satisfaisantes.

Anvers, 6 décembre. On prétend que le roi Guillaume a répondu aux observations de M. Cartwright sur la non-exécution de l'armistice; Mes alliés m'ont solennellement garanti la souveraineté des Pays-Bas; s'ils m'abandonnent, je me défendrai seul jusqu'à la dernière extrémité, et je ne souffrirai jamais aucune communication entre les provinces rebelles et celles qui me sont restées fidèles.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Lutte de l'Orient et de l'Occident à propos de la guerre d'Alger.

(Cet article avait été fait à l'époque de la prise d'Alger, l'insertion en a été retardée par les événements.)

Le défaut de la philosophie de l'histoire, c'est de remonter trop haut : elle commence toujours comme Petit-Jean avant la naissance du monde, et ce n'est que sur prière expresse qu'elle consent à passer au déluge. Nous avouons de bonne foi le défaut de cette science nouvelle; mais nous ne prétendons point l'en corriger. Cette science ayant pour but de trouver les lois qui régissent la marche des événements, elle est forcée de commencer au déluge.

Après cet aveu fait de bonne grâce, personne ne sera étonné de nous voir chercher, à l'occasion de la guerre d'Alger, quelle est la loi de cette espèce de lutte qui est établie depuis un tems immémorial entre l'Orient et l'Occident, la guerre d'Alger n'étant qu'un moment de cette lutte qui doit durer long-tems encore.

Hérodote, qui est un poète historien plutôt qu'un philosophe, a remarqué le premier cette lutte établie entre l'Europe et l'Asie. Cette lutte n'est point l'effet du hasard ni de l'ambition des hommes, ni de la beauté des femmes qui se faisaient enlever, comme Hélène, Médée, Europe, etc., ce sont là des causes subalternes et accidentelles. La lutte est nécessaire et inévitable. C'est le combat de deux civilisations différentes, de deux esprits opposés, l'esprit européen et l'esprit oriental. Ils se combattent depuis l'époque la plus reculée, chacun cherchant à étouffer l'autre; comment doit finir ce combat? quels seront à la fin le vainqueur et le vaincu? La philosophie de l'histoire n'a point la prétention d'interpréter l'avenir, et de pénétrer dans les secrets de la Providence. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de dire, en contemplant les événements, quelle est la loi qui semble présider à la lutte, quelle est la règle qu'ont suivie les choses.

Or, cette loi, cette règle, c'est, nous ne craignons pas de le mettre au commencement de cet article, comme principe et comme axiome, c'est l'accroissement de la puissance du monde septentrional; c'est la prépondérance progressive de l'Europe sur l'Asie, de l'Occident sur l'Orient. Parcourons rapidement l'histoire.

C'est en Grèce que nous voyons naître le monde européen; c'est là que commence l'insurrection de l'Occident contre l'Orient. La Grèce, 1500 ans avant Jésus-Christ, semble appartenir tout entière aux colonies orientales. Tout est égyptien, phrygien; tout est asiatique enfin. La race hellénique, la race de Japet et de Prométhée accourt du fond du Nord troubler l'empire de la civilisation asiatique. Elle triomphe par les armes, comme le Nord fait toujours sur la Midi; mais bientôt elle se laisse vaincre aux mœurs de l'Orient; elle devient asiatique; accourt aussitôt les Héraclides; ils viennent avec les mœurs et l'esprit du Nord recommencer l'insurrection de l'Occident; ils font pour la Grèce ce que les Carlovingiens ont fait pour la France. Ils fondent de nouveau en Grèce l'empire de l'esprit occidental, comme les Carlovingiens fondent de nouveau en France l'empire de l'esprit germanique. Ils arrêtent la Grèce sur le penchant de la civilisation

asiatique, comme les Carlovingiens la France sur le penchant de la vieille civilisation romaine. Ils lui font une destinée nouvelle. Depuis les Héraclides, il y a une Europe, il y a un monde occidental, faible encore et resserré dans un petit pays mais capable déjà de résister aux attaques de son rival, et obstinément attaché à ses mœurs.

C'est ce que la guerre Médique prouve d'une manière immortelle. L'Orient, qui s'indigne de se voir bravé par cette petite Europe, soulève contre elle ses innombrables armées. Il vient écraser de tout le poids du monde asiatique, le monde naissant de l'Occident. Il est vaincu à Marathon, à Salamine, à Platée, batailles petites, si vous regardez au nombre des vainqueurs et à l'étendue des manœuvres, grandes par l'effet, car elles ont décidé du maintien de la civilisation européenne. Aussi Dieu qui semble donner de la renommée aux choses selon qu'elles se rapportent plus ou moins aux conseils de sa providence, a donné aux victoires des Grecs une renommée qui ne périra pas.

Vaincu à Salamine et à Platée, l'Orient fit comme il fait toujours, il attendit et corrompit. Bientôt la Grèce recommença à pencher vers l'Asie. Le grand roi, depuis la paix d'Antalcidas, semble disposer à son gré de la Grèce. Qu'allait devenir le monde Européen? Ne craignez rien : au Nord, comme toujours, naît une puissance destinée à faire triompher l'Europe jusqu'au milieu même de l'Asie; c'est la puissance Macédonienne, mais l'œuvre de cette puissance est grande et courte. Les successeurs d'Alexandre s'abandonnent à l'Asie; les Ptolémées, les Seleucus, sont des rois d'Orient. L'Orient, qui semblait avoir reculé devant la civilisation Européenne, revient, embrasse sa rivale, et va bientôt l'étouffer. Rome paraît, l'Orient est de nouveau vaincu. A chaque fois sa défaite est plus grande, et pourtant il garde encore sa prépondérance; car, s'il ne sait pas vaincre, il sait absorber ses vainqueurs.

A quoi tient cette prépondérance qui survit à tant de défaites? A une chose décisive; l'Orient a de son côté la majorité des peuples civilisés. Quels sont, à l'époque où nous sommes, les peuples civilisés selon l'esprit de l'Europe? La Grèce et l'Italie : la Grèce et l'Italie, c'est tout l'Europe; et encore dans cette petite Europe que de choses asiatiques! L'esclavage, l'asservissement domestique des femmes, et bientôt à Rome le despotisme. Voyez, au contraire, que de pays civilisés selon l'esprit de l'Asie! L'Égypte, la Syrie, le Pont, l'Arménie, les colonies grecques d'Asie, qui chaque jour devenaient plus orientales, dans leurs mœurs, dans leurs idées, dans leur culte; témoin la Diane d'Ephèse avec ses mille mamelles : ce qui est une idée tout orientale. L'Orient avait donc de son côté la majorité numérique des peuples civilisés, et dans le monde même de l'Europe la majorité des idées appartenait aussi à l'Orient.

Voilà ce qui explique la prépondérance que l'Orient a dans le monde ancien, et cette force singulière d'absorption avec laquelle il englobait les uns après les autres tous ses vainqueurs, les Grecs, les Macédoniens, les Romains. Rome est sa dernière et sa suprême absorption; et même voyez que de temps il lui a fallu pour la faire, depuis Lucullus, le premier Romain asiatique, jusqu'à Dioclétien, où la métamorphose est accomplie : non seulement il a eu besoin de temps, il a eu besoin aussi de faire beaucoup de concessions; comparez sous ce rapport l'absorption de la puissance romaine : quelle différence! Combien la première est, je ne dis pas plus rapide, cela saute aux yeux, mais plus complète que l'autre! Au temps de la métamorphose des Macédoniens, l'esclavage d'une part, et l'asservissement des femmes de l'autre, sont des choses encore intactes. Au temps de la métamorphose romaine, l'esclavage commence à être attaqué et les femmes sont émancipées. Cette absorption incomplète annonçait que la force de la civilisation orientale commençait à s'affaiblir et que la force de la civilisation européenne s'accroissait. A cette époque, le monde se trouvait dans une sorte d'état mitoyen, moitié asiatique, moitié européen; c'était plutôt une confusion qu'une alliance; cet état est curieux à observer dans la suite des empereurs romains; les deux esprits qui sont en lutte dans la société, l'esprit oriental et l'esprit européen, ont tour-à-tour des empereurs de leur école, Adrien est de l'école asiatique, Marc-Aurèle de l'école européenne.

Le christianisme ne dérangeait pas beaucoup cet état d'incertitude. Son caractère n'était pas encore bien marqué; il penchait vers l'Europe par ses idées, cependant il se ressentait toujours d'être né en Asie. Il ne reçut son empreinte toute européenne que de la main des papes, et les papes n'étaient encore rien. Ainsi la religion n'était pas encore européenne, et pendant ce temps-là, l'Etat inclinait chaque jour davantage vers l'Orient. Constantin fondait Constantinople, et en faisait le siège de l'empire romain. L'Orient donc, et en faisait le siège de l'empire romain. L'Orient donc, et en faisait le siège de l'empire romain. L'Orient donc, et en faisait le siège de l'empire romain. L'Orient donc, et en faisait le siège de l'empire romain.

Le monde ne pouvait pas rester dans cette incertitude. L'Orient était mêlé à l'Europe. Les deux mondes opposés s'altéraient par leur frottement, et perdaient leur énergie naturelle. Il fallait que l'un étouffât l'autre, ou que chacun retournât à son génie naturel. C'est ce qui se fit par deux grands événements, l'un tout européen, je veux dire l'invasion des Barbares, l'autre tout asiatique, la religion de Mahomet.

L'Europe était la plus menacée dans l'état de crise que nous avons signalé; car tout inclinait à l'Orient. Ce fut elle aussi qui éclata la première. Les Barbares accoururent en masse de toutes les profondeurs du nord. Alors l'Europe fut encore une fois fondée, mais d'une manière plus stable qu'au temps des Héraclides, d'Alexandre et de Rome. Quinze cents ans d'indépendance et la prépondérance actuelle de l'Occident sur l'Orient, prouvent sans réplique la grandeur de cette nouvelle fondation.

L'invasion des Barbares ne donna pas encore à l'Europe la majorité dans l'univers; mais il y eut du moins égalité : la civilisation européenne, depuis cette époque, ayant de son côté la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, s'est soutenue à côté de sa rivale, sans se laisser jamais vaincre, ni corrompre. Cette égalité a duré près de quinze cents ans.

La Russie, depuis soixante ans et plus, était entrée dans le cercle de l'Europe. L'Europe aussi, depuis cette époque, a la majorité, et la prépondérance qui en est la suite.

L'Orient, violemment répudié par l'Europe à l'époque de l'invasion des Barbares, ne tarda pas à prendre sa revanche. Au septième siècle, Mahomet parut. Mahomet est la plus éclatante réaction du génie de l'Orient contre l'Occident; c'est un retour à l'esclavage, à l'asservissement des femmes, à toutes ces choses qui sont le fonds de l'Orient. Mahomet débarrassa l'Orient de tout ce qu'il avait reçu d'européen, comme les Barbares débarrassèrent l'Europe de tout ce qu'elle avait d'asiatique.

Depuis cette époque les deux civilisations ont été en présence, se défiant et s'attaquant sans cesse, sans que l'une puisse jamais vaincre l'autre. Les conquêtes des Arabes sont la revanche de l'invasion des barbares; les croisades sont la revanche des conquêtes des Arabes, et les Turcs enfin sont la revanche des croisades; aussi, depuis l'ère nouvelle, les deux mondes n'ont pas manqué de se heurter. Jamais pourtant, pendant quinze cents ans, l'un n'a absorbé l'autre. D'où vient cela? De l'égalité de puissance. Ce qui détermine l'absorption, c'est l'inégalité des forces. Ainsi, dans l'antiquité, l'Orient absorbait l'Occident; car l'Orient avait la majorité et la prépondérance. Quand vinrent les Barbares, quand l'Europe eut égalité de force dans l'univers, alors l'Orient perdit entièrement sa prépondérance; mais l'Europe ne la prit pas encore; de là l'équilibre et l'égalité de la lutte.

Au seizième siècle cet état de choses commence à changer. L'Europe s'élève et se fortifie. L'Orient s'abaisse; l'énergie des Ottomans commence à languir. Lépante porte un coup fatal à la marine asiatique. Au dix-septième siècle les victoires du prince Eugène ébranlent de plus en plus le colosse. Enfin, au dix-huitième siècle, la Russie entre sur la scène, et l'Angleterre étend son empire dans l'Inde. C'est de cette époque que date la prépondérance que l'Europe a aujourd'hui sur l'Orient. Une fois cette prépondérance décidée, l'Occident prend son essor contre l'Orient avec une force et une rapidité singulière.

Deux choses contribuent à l'irrésistible puissance de ce mouvement : la force des armes et la force des arts. L'Occident n'a point oublié son vieil et antique ascendant dans les combats, de plus il absorbe dans le cercle de ses mœurs et de ses idées les peuples d'Orient qu'il ne terrasse pas par ses armes. Cette prépondérance des mœurs, des arts et de la science qui était la ressource de l'Orient vaincu et qui lui servait à vaincre ses vainqueurs, est l'aide aujourd'hui de l'Europe victorieuse : l'Europe envahit l'Orient par la double puissance de la force et de la science.

C'est chose singulière comme depuis soixante ans tous les événements concourent d'une manière merveilleuse à cet envahissement. La Russie, qui semble être le peuple que la Providence a destiné à exécuter les desseins qu'elle a conçus sur l'Orient, presse les Ottomans sur le Danube et dans l'Asie-Mineure, s'avance dans la Perse et entretient commerce par le Nord avec la Chine. L'Angleterre s'étend dans l'Inde et pousse ses soldats, ses marchands et ses voyageurs jusqu'au milieu de l'empire des Birmans, il tombe dans la tête de Bonaparte de conquérir l'Égypte, et la conquiert. Cette expédition inattendue concourt au but de la Providence. La Grèce secoue le joug de la Turquie, et, à force de persévérance héroïque, triomphe des rebus de l'Europe. La marine turque est anéantie à Navarin. La Russie passe le Balkan et dicte la paix à Andriople. La Valachie et la Moldavie sont arrachées à la domination de l'Orient. Enfin, comme les plus petites causes déterminent de grands effets, quand les choses sont préparées, un dey d'Alger donne un coup d'éventail à un consul français, et voilà les côtes d'Afrique envahies par les armes européennes. Ajoutez que la persuasion et l'ascendant de nos idées font dans la paix ce que font nos armes dans la guerre, et qu'aucun moment n'est perdu de cette manière pour le triomphe de la civilisation européenne. La Turquie se convertit à nos usages; l'Égypte s'instruit à notre école; aussi partout l'Orient recule devant l'Europe; partout l'Europe armée ou savante presse et envahit l'Orient.

Ah! c'est un beau et grand spectacle que de voir la suite et l'enchaînement de ces desseins de la Providence. M. de Lamartine chante en vers magnifiques le gland jeté par les vents dans un coin de rocher, bientôt arbrisseau, puis arbre immense dont l'ombre s'étend sur toute la vallée. Eh bien! il y a quatre mille ans, un gland de chêne aussi, un faible germe est venu tomber des hauteurs du Caucase et des mains de Prométhée dans quelque coin de la Grèce; c'est le génie européen : il a grandi; il s'est fortifié en dépit des orages, et aujourd'hui il s'étend sur tout le monde. Quelle est vaste, quelle est grande, avec ses arts, ses lois, ses idées, avec la vapeur qui porte ses vaisseaux, avec le feu qui porte sa vengeance, cette Europe qui, il y a quatre mille ans, a tenu avec toutes ses destinées sous la tente des fils d'Hellène, dans quelque enfoncement des rochers de la Thessalie. Que j'aime à suivre dans son essor ce char de la civilisation moderne où Prométhée plaça l'étincelle du feu divin, comme l'aurore d'un soleil impérissable, et qu'il lança dans l'espace des siècles pour éclairer l'univers! Combien de climats illuminés l'un après l'autre dans sa course de quatre mille ans! Que de routes il s'est tracées et se trace encore! Voyez comme il entre aujourd'hui dans l'Orient par vingt portes à la fois, tantôt avec le tonnerre de notre artillerie, tantôt avec les livres de nos savants. Les destins se décident et s'achèvent : l'Asie cède à l'Europe. Qu'Eschyle revienne à la lumière, ce n'est plus le Prométhée enchaîné qu'il chantera, c'est le Prométhée victorieux!

Dans la lutte de l'Orient et de l'Occident, la guerre d'Alger est un moment; c'est une petite scène du grand drame. Elle mérite cependant que la philosophie de l'histoire en tienne compte, car elle se rattache au débat qui a commencé en Grèce il y a plus de quatre mille ans. La guerre d'Alger rattachée à l'invasion des fils d'Hellène et à la conquête des Héraclides, voilà une chose qui me fait sourire malgré moi, et qui me rappelle involontairement ces vers des *Pléiades*.

Je suis sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapeau.

St.-M.

SCIENCES.

LES BLESSÉS DE JUILLET À L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ.

Cent soixante-sept blessés ont été traités à l'hôpital de la Charité. La plupart y furent apportés le 29 juillet, pendant et après l'attaque du Louvre, dont cet hôpital est plus rapproché qu'aucun autre. Une vingtaine avaient été amenés la veille, et quelques autres n'entrèrent que plus tard, après avoir été pansés provisoirement à leur domicile ou dans des ambulances.

Dans le nombre il y avait bien quelques femmes blessées par accident, quelques enfants de quatorze à quinze ans, guerriers avant le temps, quelques vieillards dont le bruit des armes avait éveillé le courage ; mais la plus grande partie étaient des hommes dans la force de l'âge. Un tiers environ appartenait aux différents corps de l'armée. Ces mêmes hommes qui, un instant auparavant, cherchaient à se donner la mort, étaient couchés pêle-mêle et presque côte à côte, et si quelques-uns, aigris par la souffrance, conservaient encore des sentimens de haine, la plupart, il faut le dire, applaudissaient au zèle du médecin, qui ne voyait que des malheureux à secourir, quelque fût leur parti.

L'hôpital se trouva transformé en une vaste ambulance. De quelque côté qu'on portât les yeux, on ne voyait que des plaies et du sang, des membres mutilés, des hommes expirant ou attendant avec anxiété, sur un lit de douleur, le premier coup d'œil du médecin. Les salles, ordinairement si paisibles, retentissaient de mille cris divers. C'étaient les prières des arrivans, qui demandaient du secours, les plaintes des malheureux qui gémissaient sous le couteau, le rale des mourans, les chants de triomphe et les cris de vengeance du cortège qui accompagnait chaque blessé, et qui ne pouvait se décider à abandonner ses frères d'armes. L'infatigable M. Roux était partout, secondé par les jeunes chirurgiens internes. Bientôt une foule de médecins étrangers, des étudiants, des praticiens depuis long-temps sortis des écoles, vinrent partager leurs fatigues. En quelques jours la bienfaisance publique doubla les ressources de l'hôpital. De jeunes femmes se présentaient en foule, suivies de domestiques qui portaient des compresses, de la charpie et jusqu'à des draps. Il en est une surtout que nous avons remarquée, mais dont nous ne trahirons pas la modestie ; trente fois chaque jour au moins, pendant plus d'une semaine, nous l'avons vue assiéger la porte chargée d'un énorme panier. Après avoir la première déposé sans offrande, elle allait de maison en maison quêter pour ses pauvres blessés.

Pourquoi fallait-il que tant de soins fussent être nécessairement perdus pour quelques-uns ! Vingt d'entre eux, blessés à mort, succombèrent dans les trois premiers jours, le 28, le 29 et le 30, les uns vingt-quatre heures après leur entrée, les autres au bout de cinq ou six heures, ou même de quelques instans. Ceux-là ne furent point traités à proprement parler ; leur mort était inévitable, et ne peut être mise au nombre des revers imputables à l'art. Sur les cent quarante-sept autres, vingt succombèrent encore, seize dans le courant du mois d'août, quatre du 1^{er} au 25 septembre. Il n'en est point mort depuis cette époque.

Dans ce résumé, on a compté comme survivans dix-neuf militaires appartenant à la ligne, qui furent évacués sur le Val-de-Grâce au bout de quelques jours. Leurs blessures étaient fort légères, et en si bonne voie qu'on ne saurait révoquer en doute leur guérison. Tous ceux dont le transport aurait offert quelque danger avaient été gardés, d'accord avec les autorités militaires. On a compté aussi comme guéris cinq malades affectés de fractures, qui séjournent encore à l'hôpital, et qui sont depuis long-temps hors de danger. Ainsi, en déduisant du nombre total les vingt qui ont succombé dans les trois premiers jours, la mortalité n'a pas été tout-à-fait d'un septième (vingt sur cent quarante-sept).

Quelques-uns avaient été blessés par des armes blanches et surtout par des baïonnettes ; c'était le très-petit nombre. Leurs plaies étaient légères, et, à l'exception d'un seul qui est encore à la Charité, ils ont guéri très-promp-

tement. Le plus grand nombre avaient reçu des coups de feu généralement très-graves, parce que, comme on l'a dit, les combattans étaient fort rapprochés, et les coups tirés presque à bout portant. Ces blessures toutefois n'étaient graves que relativement au volume des projectiles, et elles n'étaient pas comparables aux ravages du boulet, qui broie et emporte des membres d'un seul coup. Elles avaient été produites par des balles, des chevrotines, du gros plomb, des billes en pierre, en un mot, par des pistolets ou des fusils chargés de diverses manières ; quelques-uns seulement par des biscaïens ou des éclats de mitraille lancés par le canon. Réflétons encore une fois une calomnie trop répétée. On a dit que des balles machées avaient été trouvées dans les plaies. Quelques-unes peut-être avaient été autrefois retirées des canons et entamées par des tire-bourres ; on déchargeait ainsi les fusils de la garde qui avait passé la nuit au château, et ces balles étaient renvoyées à l'arsenal pour servir à confectionner de nouvelles cartouches. D'autres encore s'étaient écrasées en frappant contre des murs ou des barreaux de fer avant de porter coup ; mais aucune n'avait été machée. Qu'on juge comme on voudra le soldat égaré par l'honneur militaire ou victime de l'obéissance passive, mais du moins qu'on ne lui prête pas des atrocités qu'il n'a point commises.

Les plaies à la tête ont eu généralement une terminaison heureuse, quelques-unes même contre toute espérance. Ainsi guérit un homme chez lequel une balle avait pénétré au-dessus de l'œil, à travers la double lame osseuse qui forme les sinus frontaux. Heureusement elle s'était arrêtée en brisant la seconde, et elle put être extraite. Une portion du cerveau s'échappa à travers l'ouverture, et vint faire saillie au dehors. En écartant les lèvres de la plaie, elle en retarda un peu la cicatrisation ; mais elle rentra, et la plaie se ferma ensuite en quelques jours.

Chez un autre, une balle s'était introduite près de la racine du nez, dans l'angle de l'œil droit, et en brisant diverses por-

tions osseuses était allée ressortir en arrière de l'oreille du même côté. La balle était encore sous la peau ; elle fut extraite par une incision, et la double plaie se ferma promptement. Seulement le blessé resta sourd, et la moitié droite du visage fut paralysée. Probablement, entre autres parties osseuses, la balle avait lésé sur son passage celle qui contient l'organe de l'ouïe, et que traverse le nerf facial.

Ainsi guérit un troisième, chez lequel un coup de feu reçu à la tempe avait fracassé plusieurs portions d'os qui durent être extraites ; mais l'œil avait été lésé, et ne put être sauvé. Le malheureux était borgne, il devint aveugle.

Il n'en fut point de même de ceux qui avaient été blessés à la poitrine ou au ventre ; presque tous moururent, et c'est à de pareilles blessures que succomba la presque totalité des vingt morts des trois premières journées, et une bonne partie des vingt autres. Il s'agit ici, bien entendu, non des blessures superficielles, mais de celles où la balle, en pénétrant profondément, avait lésé quelqu'un des principaux viscères.

On parvint cependant à sauver un malheureux dont la main gauche, l'avant-bras et le poulmon droits avaient été traversés par une balle. On imagine facilement la position qui avait donné lieu à cette triple blessure. Les bras étaient croisés au-dessus de la poitrine au moment où il reçut le coup, et la main gauche était posée sur le droit. La balle était entrée au-dessous du mamelon, elle était ressortie en arrière dans un point directement opposé ; et ce qui doit laisser peu de doute sur la lésion du poulmon, le malade cracha au bout de quelques jours une grande quantité de pus.

Parmi ceux qui avaient été blessés au bas-ventre, il y en eut un frappé au flanc droit qui n'éprouva aucun accident grave dans les premiers tems. Tout permettait d'espérer sa guérison, lorsqu'au quinzième jour d'une portion de l'intestin, frappée de mort par la balle, une escarre se détacha sans doute ; et il mourut ensuite de consomption.

Il y en eut deux qui guérirent presque miraculeusement. Le premier avait été blessé au flanc droit comme le précédent. Le ventre avait été transpercé. Une portion de l'estomac, probablement le colon ascendant, avait été ouverte, et il sortit des matières fécales par les plaies. Au bout de quatre à cinq jours cet écoulement cessa, et les deux ouvertures se fermèrent. L'autre était un jeune boulanger de dix-huit ans chez lequel une balle était entrée en avant au milieu du creux de l'estomac, et ressortie en arrière à droite de l'épine, dans l'intervalle des dernières côtes. Elle avait traversé l'estomac et peut-être lésé le foie ou le réservoir de la bile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au sixième jour on trouva l'appareil baigné par des mucosités et de la bile qui provenaient de l'intérieur. Pendant quelque temps, une partie des boissons s'écoula par la même ouverture, après quoi la plaie se ferma, et le blessé put quitter l'hôpital sans qu'un seul moment pendant la durée du traitement on ait dû craindre pour sa vie.

Tel fut le sort de ceux qui avaient reçu les blessures les plus graves. Leur doit-on plus de larmes qu'à ceux qui, n'ayant que le travail de leurs bras pour vivre et pour faire vivre les leurs, se voyaient menacés de perdre un de leurs membres ? Pour ceux dont les chairs seules avaient été entamées, ils guérirent facilement, mais une trentaine avait en les os fracassés. Par un singulier hasard, il y eut moitié de ces fractures aux bras, et moitié aux jambes. Chez la plupart, les os n'étaient pas seulement rompus, mais brisés en plusieurs éclats. Il y en eut dix dont il fallut sacrifier aussitôt les membres, et qui furent amputés sur-le-champ ; les vingt autres ne devaient pas tous conserver les leurs, et il pouvait arriver une époque où il faudrait exiger d'eux ce douloureux sacrifice pour sauver leur existence.

Sur ces vingt derniers, et sans distinguer encore ceux chez lesquels il fallut recourir tardivement à l'amputation, on remarqua plus tard que tous ceux qui avaient des fractures du bras ou de l'avant-bras guérirent, à l'exception de trois, chez lesquels la fracture avait son siège près de l'épaule. Des fractures du membre inférieur, il n'y en eut que trois qui guérirent, savoir deux de la jambe et une du genou. Tous ceux chez lesquels l'os de la cuisse avait été cassé succombèrent sans exception.

On se demandera sans doute la raison de cette différence. En tout autre cas, les fractures des membres inférieurs sont plus graves que celles du bras. Mais ce qui rend les plaies d'armes à feu dangereuses, c'est surtout l'ébranlement communiqué à tout le corps par le choc du projectile, et cet ébranlement est nécessairement beaucoup moindre quand c'est le bras qui est frappé.

Pour nos yeux inaccoutumés encore aux boucheries qui suivent les grandes batailles, ce fut un triste spectacle que de voir arriver presque l'un après l'autre et s'étendre sur le lit de douleur les deux malheureux qu'il fallut amputer sur-le-champ. On remarquait surtout entre eux un jeune homme de quinze ans, le même qui fut adopté plus tard par la nation, pauvre enfant ! qui faisait en ce jour un triste apprentissage de la douleur et de la gloire ; et un autre, le nommé Videcoq qui, tandis qu'on abattait son bras, ne trouvait d'autre cri que celui de *Vive la Charte* ! Tous deux furent sauvés, ainsi que cinq de leurs compagnons. Les trois autres moururent du trentième au trente-cinquième jour.

Combien étaient plus à plaindre ceux qui plus tard furent contraints de se livrer au couteau de l'opérateur, après vingt jours et plus pendant lesquels ils avaient espéré de conserver leurs membres ; après que les saignées, les diètes et une longue suppuration eurent étendue leurs corps et abattu leur courage ! Quatre furent ainsi amputés vers le vingt-quatrième jour, et moururent peu de temps après. Un cinquième, à qui on avait proposé l'amputation dans un temps encore opportun, et qui s'y était refusé, la demanda plus tard impérieusement. Il allait mourir, il était presque exsangue. On ne crut pas devoir lui ôter cette unique chance de salut ; il expira avant que l'opération fût terminée.

En faisant même abstraction de cette dernière catastrophe, on voit que le sort de nos amputés a été bien différent, suivant l'époque à laquelle on a pratiqué l'opération. Ce résultat est d'accord avec ce qu'on observe plus en grand aux armées. Aussi est-il de précepte d'amputer sans délai lorsqu'on n'a point d'espoir de conserver un membre ; mais les cas dou-

teux sont fort embarrassans. En amputant, on peut sauver plus d'individus, mais on mutilé davantage ; en n'amputant point, on peut conserver plus de membres, mais on compromet plus d'existences. Lequel vaut mieux ? Le moraliste et le philosophe décideront aussi bien que le chirurgien.

Presque aucun de nos blessés n'éprouva ces complications si graves qui accompagnent si souvent les plaies d'armes à feu. Il n'y eut pas un seul exemple de gangrène, point de ce que les chirurgiens appellent *pourriture d'hôpital*, ou au plus un seul exemple, et encore avec des caractères si légers, qu'on dût rester en doute sur la nature du mal. Point de tétanos, quoiqu'à la même époque cette redoutable maladie se soit déclarée dans une des salles de l'hôpital, chez un homme blessé accidentellement au pied, vingt jours auparavant. Un certain nombre succomba par suite d'accidens moins formidables peut-être, mais malheureusement plus fréquens, tels que les inflammations des différens viscères, l'épuisement qu'amène à sa suite une longue suppuration, l'absorption du pus et son mélange avec le sang, qui l'emporte avec lui en circulant ; enfin les hémorrhagies secondaires.

On appelle ainsi les hémorrhagies qui ont lieu après un certain nombre de jours, et lorsque déjà les blessures semblent marcher vers la guérison. Dans les plaies d'armes à feu, la balle, dans son passage, laisse une croûte de chairs endurcies qui arrêtent l'écoulement du sang, mais qui se détache ensuite. Aussi les hémorrhagies sont-elles très-fréquentes en pareil cas, et sont fort tardives. M. Roux leur assigne encore une autre cause, des esquilles osseuses, qui tendent à s'éliminer et qui, en marchant vers la peau, rencontrent des vaisseaux qu'elles ulcèrent.

Ainsi périrent trois de nos blessés, et chez deux d'entre eux la mort fut précédée de circonstances qui méritent d'être rapportées. L'un avait eu une perte considérable de sang pendant la nuit ; le matin on le trouva pale, inanimé, sans voix, sans connaissance et presque sans mouvement. M. Roux, frappé comme d'un trait de lumière, se mit aussitôt à comprimer fortement à travers la peau du ventre, l'aorte sur l'épine, et, interrompant ainsi la circulation du sang dans les parties inférieures, il fit refluer vers la poitrine et vers la tête le peu de sang qui restait. Aussitôt le malade se ranima, ses joues se colorèrent, il ouvrit les yeux et regarda avec étonnement autour de lui ; on lui adressa quelques questions auxquelles il répondit. Mais le miracle ne dura que quelques minutes ; et, malgré la compression de l'aorte, le malheureux s'évanouit pour ne plus se réveiller.

Un des amputés dont on a parlé plus haut, chez lequel le bras droit avait été extirpé pour une fracture voisine de l'épaule, avait passé quelques jours sans éprouver aucun accident. La plaie marchait vers la guérison, et elle était fermée en grande partie. Vers le vingt-cinquième jour on vit sortir quelques gouttes de sang du point qui n'était point encore cicatrisé ; enfin une véritable hémorrhagie se déclara. M. Roux essaya de l'arrêter en liant l'artère axillaire au-dessus de la clavicule. Huit jours se passent encore et l'on conserve l'espoir de sauver le blessé. Mais une seconde hémorrhagie a lieu. Cette fois le sang sort par la plaie qu'on avait faite pour lier l'artère au-dessous de la clavicule ; il sort en abondance, et le malade s'affaiblit visiblement. M. Roux ne se décourage pas. Par une nouvelle incision, il découvre l'artère au-dessus de la clavicule, jette sur elle deux ligatures, à une certaine distance l'une de l'autre, et coupe le vaisseau entre les deux.

Après cette triple opération le patient et le chirurgien semblaient bien avoir acheté quelque sécurité. Mais le sang continue à suinter par la plaie située au-dessous de la clavicule, une pleurésie se déclare, et vient se joindre à tant de causes de mort. Le malade s'affaiblit de plus en plus ; son sang est très-aqueux ; son esprit se trouble ; il délire, et semble voué à une mort certaine. M. Roux voulut tenter une dernière ressource, en transfusant dans ses veines une certaine quantité de sang. On vit alors M. Andral, jeune chirurgien interne, généreusement offrir le sien. On le saigna ; un peu plus d'une livre de sang est reçu dans une seringue plongée dans de l'eau à la température de 32 degrés de Réaumur. La veine médiane-basilique du malade est ouverte, et c'est par elle qu'on tente l'injection. D'abord le piston rencontra quelque résistance. Enfin le sang passe dans la veine, qui se gonfle ; on sent, en la touchant, un léger frémissement. Le malade respire ; on regarde, on espère ; mais il semble que le cœur ne puisse plus recevoir et renvoyer tant de sang. La poitrine se soulève avec peine, les yeux se ferment, on entend un soupir : il est mort.

HISTOIRE.

LES CONVULSIONNAIRES.

AU XVIII^{ME} SIÈCLE.

Le vendredi-saint, 13 avril 1759, à six heures du matin je me suis rendu à l'adresse que m'avait indiquée M. le baron de Gleichen, envoyé de Bavière, qui avait obtenu d'être admis, comme témoin, aux opérations des convulsionnaires, qu'ils appellent *l'œuvre de Dieu*. Le jeune avocat qui devait l'introduire, ne prenant pour le baron qu'il ne connaissait pas, me recommanda beaucoup de gravité et de circonspection, et m'avertit en chemin que M. de la Condamine, que je pouvais connaître, avait fait de vains efforts pour être admis à la même assemblée où nous allions, parce qu'en une autre occasion il n'avait point paru traiter la chose assez sérieusement, ni persuadé que ce qu'il voyait surpassait les forces de la nature. J'assurai mon conducteur que cet exemple me servirait de leçon, et que je me comporterais d'une façon très-délicate.

A six heures et demie, nous arrivâmes chez *sœur Françoise*, doyenne des convulsionnaires, qui paraît avoir cinquante-cinq ans ; il y a vingt-sept ans qu'elle est sujette aux convulsions, et qu'elle reçoit ce qu'on nomme des secours. Elle a déjà été crucifiée deux fois. On m'avait dit qu'elle avait été crucifiée vingt-une fois ; cela était faux ; depuis j'ai été mieux informé, et notamment le vendredi-saint 1758, et le jour de l'exaltation de sainte-croix. Elle est logée fort pauvrement,

dans une chambre meublée de bergame et de chaises de paille au second étage sur le derrière d'une fort vilaine maison, dans un quartier des plus fréquentés de Paris. J'y trouvai une vingtaine de personnes rassemblées, dont neuf femmes de tout âge, mises décemment, les unes comme de petites bourgeois, les autres comme des ouvrières, y compris la maîtresse de la chambre et une jeune prosélyte de vingt-deux ans, qu'on nomme sœur Marie, qui devait jouer un des principaux rôles dans la scène sanglante qui se préparait. Celle-ci paraissait fort triste et inquiète; elle était assise dans un coin de la chambre. Les autres spectateurs étaient des hommes de tout âge et de tout état, entre autres un grand ecclésiastique qui a la vue basse et qui portait des lunettes concaves (le P. Guidi, actuellement de l'Oratoire). Je reconnus quelques physionomies que j'avais vues dans la même maison au mois d'octobre dernier, à une pareille assemblée, où les épreuves, dont je fus alors témoin, n'approchaient pas de ce que j'allais voir. Du reste, il n'y avait qu'un seul homme que je connus, hors M. de Mariaville, conseiller au parlement. Il entra encore deux ou trois personnes depuis moi, entre autres, deux chevaliers de Saint-Louis, qu'on me dit être M. le marquis de Latour-du-Pin, brigadier des armées du roi, et M. de Janson, officier des mousquetaires. Nous étions en tout vingt-quatre dans la chambre. Plusieurs avaient un livre d'Heures à la main, et récitaient des psaumes. Quelques-uns, en entrant, s'étaient mis à genoux, et avaient fait leurs prières. On m'a fait aussi remarquer un homme à genoux, fondant en larmes, qu'on m'a dit être M. de Lafond-St-Yenne.

Mon conducteur me présenta au prêtre directeur. Ce directeur se nomme Cottu, fils d'un fripier des halles; il était père de l'Oratoire, et a régenté au Mans; il est sorti de cette congrégation depuis deux mois. Il y a deux ans qu'il est directeur de François, et qu'il lui donne des secours. Je le reconnus pour le même qui présidait, il y a six mois, à l'assemblée où je fus admis dans ce même lieu. Il me reconnut aussi, et parut surpris. Il s'approcha de mon guide, et lui parla à l'oreille. J'ai su depuis qu'il lui avait demandé si c'était là l'étranger pour lequel il avait sollicité une place. Mon conducteur s'excusa, en l'assurant qu'il ne me connaissait point, et qu'il avait cru que j'étais cet étranger. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir que tout le monde avait les yeux sur moi; tout se calma; je ne reçus que des politesses, et l'on eut même pour moi des attentions marquées.

PREMIÈRES ÉPREUVES DE SŒUR FRANÇOISE.

Françoise était à genoux au milieu de la chambre, avec un gros et long sarrau de toile de coutil qui descendait plus bas que ses pieds, dans une espèce d'extase, baissant souvent un petit crucifix qui avait, dit-on, touché aux reliques du bienheureux Paris. Le directeur, d'une part, et un séculier de l'autre, la frappaient sur la poitrine, sur les côtés et sur le dos, en tournant autour d'elle, avec un faisceau d'assez grosses chaînes de fer, qui pouvaient peser huit à dix livres. Ensuite on lui appuya les extrémités de deux grosses bûches, l'une sur la poitrine, l'autre entre les épaules, et on la frappa une soixantaine de fois à grands coups avec les bûches, alternativement par devant et par derrière. Elle se coucha sur le dos par terre; le directeur lui marcha sur le front, en passant plusieurs fois d'un côté à l'autre; il posait le plat de la semelle, et jamais le talon. Tout cela s'appelle des *secours*; ils varient suivant le besoin et la demande de la convulsionnaire, et on ne les lui donne qu'à sa réquisition.

Alors je pris un crayon, et je commençai à écrire ce que je voyais. On m'apporta une plume et de l'encre, et j'écrivis ce qui suit, à mesure que les choses se passaient.

CRUCIFIEMENT DE FRANÇOISE.

À sept heures, François s'étend sur une croix de bois de deux poutres d'épais, et d'environ six pieds et demi de long, posée à plate terre; on l'attache à la croix avec des lisières à la ceinture, au-dessous des genoux et vers la cheville du pied; on lui lave la main gauche avec un petit linge trempé dans de l'eau, qu'on dit être de St-Paris. J'observe que les cicatrices de ses mains, qui m'avaient paru récentes au mois d'octobre dernier, sont aujourd'hui bien fermées. On essuie la main gauche après l'avoir humectée et touchée avec une petite croix de St-Paris, et le directeur enfonce, en quatre ou cinq coups de marteau un clou de fer carré de deux pouces et demi de long, au milieu de la paume de la main, entre les deux os du métacarpe, qui répondent aux phalanges du troisième et quatrième doigt. Le clou entre de plusieurs lignes dans le bois, ce que j'ai vérifié depuis en sondant la profondeur du trou.

Après un intervalle de deux minutes, le même prêtre cloue de la même manière la main droite, qu'on mouille ensuite avec la même eau.

Françoise paraît souffrir beaucoup, surtout de la main droite, mais sans faire un soupir, ni aucun gémissement, mais elle s'agite, et la douleur est peinte sur son visage. On lui passe plusieurs livres et une petite planche sous le bras, pour le lui soutenir à différents endroits, et aussi la tête; on lui met un manchon sous le dos. Cependant, tous les initiés à ces mystères prétendent que ces malheureuses victimes ne souffrent point, et qu'elles sont soulagées par les tourmens qu'elles endurent.

On travaille long-temps à déclouer le marche-pied de la croix, pour le rapprocher, afin que les pieds puissent l'atteindre et y porter à plat.

À sept heures et demie, on cloue les deux pieds de François sur le marche-pied rapproché, avec des clous carrés de plus de trois pouces de long. Ce marche-pied est soutenu par des consoles; il ne coule point de sang des blessures faites aux mains, mais seulement d'un des pieds et en petite quantité. Les clous bouchent les plaies.

À sept heures trois quarts, on soulève la tête de la croix à trois ou quatre pieds de hauteur; quatre personnes la soutiennent ainsi pendant quelque temps; on la baisse ensuite, et on appuie le haut de la croix sur le siège d'une chaise, le pied de la croix restant à terre.

À sept heures cinquante-cinq minutes, on élève la tête de la croix plus haut, en l'appuyant contre le mur à la hauteur de quatre pieds ou quatre pieds et demi au plus.

La jeune sœur Marie entre en convulsions. Je séparerai les articles qui la regardent.

À huit heures un quart, on retourne la croix de François de haut en bas, et on l'incline en appuyant le pied de la croix contre la muraille, de la hauteur de trois pieds seulement, la tête de la croix posant sur le plancher. Ces mesures servent à reconnaître la quantité dont la croix était inclinée, sa longueur étant connue. Lorsque la tête de la croix fut en bas pendant un quart-d'heure, le pied n'était qu'à trois pieds de haut contre la muraille. On m'avait dit qu'on poserait la croix debout, la tête en bas. En cet état, on lit à haute voix la passion de l'Evangile St-Jean, au lieu des psaumes qu'on avait récités jusqu'alors. Cette situation a duré un quart-d'heure.

À huit heures et demie, on couche la croix à plat, on délie les sangles et les bandes des lisières dont le corps de François était serré dans la précédente situation, apparemment pour que le poids de son corps ne portât pas sur les clous des bras; on lui soutient la tête et le dos avec des livres. Tous ces changements se font à mesure qu'elle les demande. On lui ceint le front d'une chaîne de fil de fer fort délié qui a des pointes, ce qui fait l'effet d'une couronne d'épines. Je la vois parler avec action. On m'a dit qu'elle déclamaient en langage figuré sur les maux dont l'Eglise est affligée et sur les dispositions des spectateurs, dont plusieurs fermaient, disait-elle, les yeux à la lumière, et dont les autres ne les ouvraient qu'à demi.

À huit heures trois quarts, elle fait relever sa croix, la tête appuyée contre le mur, à peu près de quatre pieds ou quatre pieds et demi. En cet état, on présente à sa poitrine douze épées nues, on les appuie au-dessus de sa ceinture toutes à la même hauteur; j'en vois plusieurs plier, entre autres, celle de M. de Latour-du-Pin, qui m'en fait tater la pointe très-aiguë. Je n'ai pas voulu être un de ceux qui présentaient les épées. François a dit à l'un d'eux, de qui je tiens ce fait: « Mais laissez donc, vous allez trop fort. Ne voyez-vous pas bien que je n'ai pas de main? » Ordinairement, quand on fait cette épreuve, le patient place elle-même la pointe de l'épée, la tient entre la main, et peut soutenir une partie de l'effort, ce qu'elle ne pouvait, ayant la main attachée. On ouvre la robe de François sur sa poitrine; outre sa robe de coutil fort plissée et son casquin intérieur, que je n'ai point manié, il y avait un mouchoir en plusieurs doubles sur le creux de l'estomac. Je tâte plus bas, j'y trouve une espèce de chaîne de fil de fer comme sa couronne, qu'on dit être un instrument de pénitence. Je ne puis m'assurer qu'il n'y ait au-dessous aucune garniture; on venait de lui ôter, par ses poches, une ceinture large de trois doigts, d'un tissu fort serré de crin en partie, semblable à une sangle de crocheteur, autre instrument, dit-on, de mortification. Cette sangle est assez souple, mais épaisse; je ne sais s'il n'y avait rien au dedans ou si le tissu seul de crin ne suffit pas pour faire plier une lame. Pendant que je me suis éloigné de François, on m'a dit qu'elle avait appelé le directeur, en lui disant: « Père Timothée; je souffre, je n'en puis plus; frottez-moi la main. » Il a prommené son doigt doucement et lentement autour du clou de la main droite.

Depuis neuf heures un quart jusqu'à dix heures, pendant près de trois quarts d'heure, j'ai presque perdu de vue François, portant toute mon attention à Marie; mais j'achèverai de suite le récit de ce qui regarde François.

À neuf heures vingt minutes, elle fait reposer sa croix à plate terre.

À neuf heures quarante minutes, elle la fait relever contre le mur, le pied en avant, à quatre pieds de distance.

À dix heures, on couche François attachée à sa croix, on lui ôte les clous des mains, on les arrache avec une tenaille; la douleur lui fait grincer les dents; elle tressaille sans jeter de cri. Les clous dont on s'était servi jusqu'ici pour cette opération, étaient très-aigus, ronds, lisses et déliés. Aujourd'hui, pour la première fois, c'étaient des clous carrés ordinaires. J'en demande un que je conserve. Les mains, surtout la droite, saignent beaucoup; on les lave avec de l'eau pure. Elle embrasse Marie, sa prosélyte, qui venait d'être détachée de la croix, où elle a resté moins d'une demi-heure.

À dix heures douze minutes, on élève la croix de François dont les pieds étaient encore cloués; on l'appuie contre la muraille, plus haut qu'elle ne l'avait encore été, et presque debout. J'ai déjà dit que les bras étaient détachés. Les pieds portaient à plat sur le marche-pied. On me donne à examiner une lame de couteau ou de poignard tranchante des deux côtés, qu'on emmanche dans un bâton long de deux à trois pieds, ce qui forme une petite lance destinée à faire à la patiente une blessure au côté, par laquelle le directeur m'a dit qu'elle perdait quelquefois deux pintes de sang. On débout sa chemise, et on lui découvre la chair du côté gauche, vers la quatrième côte; elle montre du doigt où il faut faire la plaie; elle frotte l'endroit découvert avec la petite croix du bienheureux Paris, présente elle-même la pointe de la lance en tâtonnant à plusieurs endroits (il est dix heures vingt-cinq minutes). Le prêtre enfonce un peu la pointe de la lance, que François gouverne et tient empoignée: elle dit Amen, le prêtre retire la lance. Je juge, par la marque du sang, qu'elle est entrée de deux lignes et demie, près de trois lignes. La plaie est moins longue que celle d'une saignée; il en sort peu de sang, au lieu de trois pintes.

À vingt-sept minutes, François demande à boire; on lui donne du vinaigre avec des cendres qu'elle avale après bien des signes de croix.

À trente-cinq minutes, on la reconche avec sa croix: il y avait plus de trois heures et demie qu'elle y avait été attachée. On a beaucoup de peine à arracher les clous des pieds avec une tenaille; nous sommes deux à aider le prêtre. M. de Latour-du-Pin demande un de ces clous; il entraine dans le bois tour-du-Pin demande un de ces clous; il entraine dans le bois plus de cinq lignes. François éprouve les mêmes symptômes de douleur que lorsqu'on lui a décloué les mains. Je reviens à ce qui regarde la sœur Marie.

ÉPREUVES DE LA SŒUR MARIE.

Pendant que le directeur, qu'on appelle le père Timothée, cloue les mains de François, il regarde la sœur Marie, qui est assise dans un coin de la chambre. Il lui fait signe de la tête, elle pleure. Deux femmes à ses côtés l'encouragent.

Le prêtre s'approche d'elle et la conforte, à ce qu'on me dit, par des passages de l'Ecriture. Elle s'agenouille, se met en prières, et passe ensuite dans un cabinet prendre une robe semblable à celle de sœur François. Elle rentre dans la chambre. Vers les huit heures, elle paraît tomber en convulsion; elle s'étend sur le carreau; on lui marche sur le ventre et sur le front, en passant d'un côté à l'autre. Elle s'agenouille, on lui donne quelques coups de bûche dans l'estomac et dans le dos; elle s'étend et paraît sans connaissance.

À huit heures quarante minutes, cet état dure encore; elle a sur la bouche une petite croix du bienheureux Paris. On dit dans la chambre, qu'elle restera dans cet état jusqu'à dimanche, à trois heures du matin. C'est, à ce que j'ai su depuis, qu'on craignait en ce moment qu'elle n'eût pas le courage de se faire crucifier.

CRUCIFIEMENT DE SŒUR MARIE.

À neuf heures, le prêtre paraît exhorter sœur Marie, qui a été déjà crucifiée une fois, et qui s'en souvient. Les cicatrices sont bien fermées et à peine apparentes. On la couche sur la croix, elle dit qu'elle a peur; on voit qu'elle retient ses larmes: elle souffre cependant avec courage qu'on lui cloue les mains. Au second clou des pieds et au second coup de marteau, elle dit: « Assez. » On n'enfonça pas le clou plus avant. Les clous bouchent la blessure; on ne voit point de sang couler. Cette Marie ou Man a vingt-deux ans et est sujette à des vapeurs hystériques; elle est fille d'un perruquier.

À neuf heures vingt-cinq minutes, on incline sa croix, en l'appuyant contre le mur à la hauteur de quatre pieds. En cet état, on lui présente un livre, elle lit la passion de Saint Jean, en français, à haute voix, et paraît avoir repris courage. À neuf heures quarante-cinq minutes, sa voix s'affaiblit, ses yeux s'éteignent, elle pâlit, elle dit: « Je me meurs, ôtez-moi vite. » Tout le monde paraît effrayé. Elle se fait ôter les clous des pieds, le sang coule; on l'étend à terre, et on ôte les clous de ses mains. On dit qu'elle a la colique, on l'emmène hors de la chambre. Elle était restée attachée à la croix environ vingt-cinq minutes. J'ai remarqué qu'on ne l'avait point liée à la croix par le corps, comme François, apparemment parce que cette précaution était inutile pour Marie, dont la croix ne devait point être retournée de haut en bas.

À neuf heures cinquante-quatre minutes, Marie rentre; on lui baigne les pieds et les mains avec de l'eau miraculeuse du bienheureux Paris. Elle rit, et paraît beaucoup plus contente de ce secours que des coups de marteau.

À dix heures, elle va trouver François, à qui l'on ôte, en ce moment, les clous des mains. François l'embrasse et Marie la caresse.

On m'a assuré que la plupart de ces pauvres créatures gagnent leur vie du travail de leurs mains, que de pareils exercices doivent beaucoup retarder, et ne recevaient que le salaire des ouvrages auxquels on les employait; mais il n'est pas douteux que plusieurs de ceux qui les regardent comme des saintes ne pourvoient à leurs besoins.

On m'a dit aussi que François avait environ 2,000 livres de rente. Elle a fait, il y a deux ou trois ans, un voyage au Mans avec le P. Cottu; elle y a passé une année, et fondé ou entretenu une petite colonie de convulsionnaires.

Il est digne de remarque qu'il n'y ait que des femmes et des filles qui se soumettent à cette cruelle opération. Ceux qui croient voir dans tout cela l'œuvre du Dieu, donnent, pour preuve du miracle, que les victimes ne souffrent point, et, qu'au contraire, les tourmens leur sont agréables: ce serait en effet un grand prodige; mais comme je les ai vu donner des marques de la plus vive douleur, la seule merveille dont je puisse rendre témoignage, c'est de la constance et du courage que le fanatisme peut inspirer.

(Extrait du procès verbal de M. de LA CONDAMINE.)

LITTÉRATURE.

HYPOCRITE ET SES ANALOGUES.

Ce n'est pas un goût absolument oiseux que celui qui porte un littérateur à remonter au sens primitif des mots, à rechercher comment, à force d'avoir été maniés par l'usage, ils ont fini par devenir presque synonymes, bien que dans l'origine il n'y eût entre eux aucune analogie.

C'est ainsi qu'en analysant certaines pièces de monnaie on finit par leur trouver la même valeur, non-seulement sous des effigies, mais aussi sous des substances différentes.

Hypocrite est un des mots de notre langue qui a le plus d'analogues, moins sans doute en raison de la multiplicité de l'espèce qu'en raison du grand nombre de ses variétés. *Tartufe, papillard, pata-pelu, patelin, chatte nite, sainte-nitouche, bigot, cagot, cafard, sycophante*, désignent aussi bien qu'hypocrite un individu qui nous abuse par des apparences trompeuses. En quoi ces mots, semblables par le sens dans leur rapport général, diffèrent-ils dans leur sens spécial? C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer.

Hypocrite, *upocritès*, ce mot grec signifie comédien. Or, qu'est-ce qu'un comédien, en scène s'entend? un homme qui se donne pour ce qu'il n'est pas, un homme qui compose son visage et contrefait sa voix pour exprimer des sentimens qui ne sont pas les siens.

L'hypocrite, dans l'acception que nous lui donnons, est-il autre chose? N'est-ce pas un individu qui, pour nous en imposer, joue la vertu, la bravoure, la probité ou la dévotion?

Suivant la vertu qu'il feint, l'hypocrite prend un nom particulier. Faux brave, il s'appelle *fanfaron*.

Le *fanfaron*, homme qui sonne le signal du combat et ne combat pas; homme qui fait plus de bruit que de besogne, n'est que ridicule. Ce faux brave ne fait de mal à personne. Il en est tout autrement du faux dévot. Rien de plus odieux que ce genre d'hypocrite: à qui ne peut-il pas nuire?

C'est dans Molière qu'il faut chercher la différence de l'hypocrisie à la dévotion. Selon lui, l'une est à l'autre ce que le masque est au visage, l'artifice à la sincérité, l'apparence à la réalité, le fantôme à la personne, la fausse monnaie à la bonne. Selon lui,

Rien de plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré.

Vout-on savoir jusqu'où ils en peuvent venir avec cette comédie?

Un Sicilien est assassiné. Son frère jure de le venger; mais le meurtrier a pris la fuite. Où s'est-il retiré? On l'ignore. Reviendra-t-il dans sa ville natale? Non, tant qu'il aura à craindre le coup de poignard que lui promettent les mœurs du pays. Mais un changement notable s'est manifesté dans la conduite du frère de la victime. Il se montre plus fréquemment à l'église; il assiste d'un bout à l'autre aux plus longs offices; il suit pas à pas toutes les processions; il ne quitte plus le pied des autels; rien n'égale l'assiduité, la ferveur de sa dévotion. Peu à peu sa conversion est remarquée; on finit par s'entretenir partout de ses amonèdes, de ses mortifications, de sa vie exemplaire. Cet homme, qui ne communiait pas même une fois l'an, communie tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Instruit de ces faits, le meurtrier pense qu'il n'a plus rien à redouter d'un si saint personnage, d'un pénitent qui, détaché de toutes les passions humaines, n'est plus occupé que de son salut. Il reparait dans la ville au bout de trois ans. Mais à peine s'y fait-il voir, le dévot, qui l'épiait, fond sur lui; et le frappant au cœur: «Tiens, lui dit-il, voilà pour le boisseau d'hosties que tu m'as fait avaler.»

Il fallait un nom à ces comédiens-là; Molière le leur a donné. Le nom de l'hypocrite qu'il met en scène, dans la plus parfaite des comédies, est devenu le leur. Depuis que *Tartuffe* est connu, on ne les désigne plus que par le nom de *Tartuffe*.

A quelle idée ce nom faisait-il allusion? Les opinions sont divisées sur ce point.

Tartuffe, en italien, signifie truffe. On raconte que, dinant avec un monsignor de la suite du légat, Molière fut si frappé de l'accent de sensualité que ce béat mettait à prononcer le mot *tartuffo*, qu'il en fit le nom caractéristique de son faux dévot, auquel il avait d'abord donné le nom de *Panuphle*.

Le Duchat, dans ses notes sur *Ménage*, prête à ce nom une étymologie plus savante. *Truffer*, dans l'ancien langage, était synonyme de tromper. «Comment vous savez bien vous truffer des pauvres gens», dit en effet Panurge à Dindenaut. De plus, dans l'ancien langage aussi, on disait *tartuffe* pour truffe. Ce savant part de là pour insinuer que Molière, en appelant son faux dévot *Tartuffe*, veut indiquer que la pensée d'un hypocrite n'est pas plus facile à découvrir que les truffes. Il y a de mauvaises étymologies tirées de moins loin.

Quoi qu'il en soit, *tartuffe* a pris sous la plume de Molière une valeur spéciale; ce nom est devenu usuel, non-seulement parce qu'il a été créé par un homme de génie, mais parce qu'il manquait à la langue.

Ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'un nom créé par la satire devient un nom caractéristique. *Patelin* ne désigne-t-il pas une espèce particulière de fourbe, privilège qui s'attache aussi au nom d'*Escobar*, devenu depuis *Pascal* synonyme de jésuite, comme au nom de *Bazile*, dont nous avons si souvent occasion de faire usage, et que Beaumarchais semble avoir créé pour un besoin de l'époque?

La signification de *papelard* se rapproche assez de celle de *tartuffe*.

Tout doucement venait La Mothe-Houdart,
Lequel disait d'un ton de *papelard*, etc. — Voltaire.

Ducange, qui le traduit en latin par *adulator*, flatteur, simulateur, comédien, dit en effet que ce nom a été donné à certaines gens qui invoquaient à tout propos le pape, à l'exemple des enfants qui à tout propos prononcent le mot *papa*.

Rabelais, qui se plaît assez à jouer sur les mots, cherche, lui, l'étymologie de *papelard* dans un calembourg; c'est, à son avis, un composé de *pape* et de *lard*. Livre I^{er}, chap. 12 de l'histoire de *Gargantua*, il fait dire par le maître d'hôtel du seigneur de Painensac à ce grand homme: «Nous sommes *lardés* à point, à mon avis..... O petit mignon! je te vois quelque jour *pape*.» Lors sera un *papelard* tout-à-fait.

Quelques-uns pensent que *papelard* n'est qu'une contraction de *pate-pelu*, qui signifie la même chose à peu près. Mais d'où vient *pate-pelu*? *Pelu*, dans ce mot, n'aurait-il pas le sens de velu? Ne viendrait-il pas de *pilosus*, qui comme *vilosus* veut dire couvert de poil? *Pate-pelu*, dit un docte, fait allusion à Esau, lequel était velu comme un bouc. Ne serait-il pas plus juste de dire qu'il fait allusion à Jacob? Cet enfant gâté de Rebecca ne s'est-il pas habillé de la peau d'un chevreau pour attraper son bonhomme de père, qui n'y voyait que du bout des doigts, et escamoter la bénédiction que ce pauvre aveugle destinait au malheureux Esau? C'est à Jacob, qui attrapait tout le monde, et non pas à Esau, qui s'était déjà laissé attraper par son cadet, à propos d'un plat de lentilles, que convient ce nom. Appliqué à Jacob, on conçoit que *pate-pelu* soit synonyme de trompeur; appliqué à Esau, il aurait un sens tout opposé.

Pate-pelu pourrait toutefois n'être qu'un des sobriquets du chat, hypocrite qui cache ses griffes dans le velours, et vous égratigne en vous caressant. C'est un des noms que La Fontaine, qui savait la valeur des termes, accumule dans ces vers où il veut peindre les deux fourbes les plus parfaits qu'il ait introduits dans ses fables, l'homme non compris. Parlant du chat et du renard, il dit:

C'étaient deux vrais *tartufs*, deux archi-*patelins*,
Deux francs *pate-pelus*.

Est-il nécessaire de donner ici l'explication du mot *patelin*?

Ainsi se nommait un personnage qui joua d'original le rôle de l'avocat dans la farce qui a pris ce nom. «Nos anciens», dit Etienne Pasquier, trouvèrent ce maître Pierre *Pathelin* avoir si bien représenté le personnage pour lequel il était introduit, qu'ils mirent en usage ce mot de *pathelin*, pour signifier celui qui par de beaux semblans enjolait, et de lui firent *pateliner* et *patelinage*.

Notons que de *papelard* ils ont fait aussi *papelarder* et *pa-*

pelardie, pour désigner l'affectation avec laquelle certains dévots marmottaient leur bréviaire.

De *Tartuffe* Molière a fait *tartuffié*; mais c'est pour désigner une toute autre pratique de ce dévot. Nous ne recherchons pas le rapport qu'il y a ici entre la racine et le dérivé. *Tartuffié* est un de ces mots dont on se scandalise aujourd'hui quand on le prononce ailleurs qu'en public; il est indécemment partout, excepté au théâtre.

C'est par allusion encore à la perfidie du chat qu'on donne aux hypocrites le nom de *chatte-mite*, à mite, chatte douce, chatte qui fait la bonne:

Un chat faisant la *chatte-mite*,
Un saint homme de chat. — (La Fontaine.)

Dans la langue romane, où un gros chat se nommait *mitis*, *miton*, *mitour*, *mite-moe* est synonyme d'hypocrite.

Sainte-nitouche, dont on a fait par corruption *sainte-mitouche*, a le même sens à peu près. C'est la chatte qui vous alonge un coup de patte sans avoir l'air de vous toucher.

Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce, dit M^{me} Pernelle à Marianne. Ce vers vaut tout un commentaire.

Bigot et *cagot* diffèrent de ces trois derniers mots, en ce qu'ils ne caractérisent que l'hypocrisie religieuse. *Bigot* nous vient de l'allemand. Il équivaut à *par Dieu*. C'était un sobriquet des anciens Normands. Voici à quelle occasion on les en gratifia. Rollon leur premier duc ayant été sollicité de baisser les pieds de Charles-le-Simple, son suzerain: «Ne se *bey* got, Non de par Dieu, répondit-il.

By got était, à ce qu'il paraît, la formule par laquelle les Normands répondaient à tout. Le même Charles-le-Simple les invitant à recevoir le baptême, *By got!* s'écrièrent-ils d'une voix unanime, par forme d'acceptation. De là les Français les appelèrent des *bigots*, comme nos soldats appelaient des *si signor* les paysans italiens, parce que tels étaient les premiers mots par lesquels ces bonnes gens répondaient à toutes leurs questions.

Depuis on a donné le nom de *bigot* à ces gens qui ont toujours le nom de Dieu à la bouche.

Cagot, si l'on en croit Scaliger, n'a pas une origine si noble. Il viendrait de *canis gotus*, chien got.

Il est plus probable que *cagot* vient de *cagoule*, froc, soutane.

De *bigot* et de *cagot* sont dérivés *bigoterie* et *cagoterie*, par lesquels on désigne ces démonstrations extérieures, ces *moneries* qui caractérisent les *bigots* et les *cagots*.

D'où vient ce mot *monerie*? Ducange prétend que c'est de *mahomeria*, mosquée, par allusion probablement aux gestulations, aux contorsions que font les *muézins*, quand, du haut des minarets, ils appellent les musulmans à la prière. C'est tirer la chose de loin. *Momerie* ne viendrait-il pas plutôt de *Momus*, dieu de la folie et père de toutes les grimaces comme de toutes les extravagances?

Cafard se dit aussi pour *tartuffe*.

A table hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître *cafard*. — Voltaire.

D'où ce mot peut-il venir? me demandais-je, quand un hasard plus favorable que celui dont se chagrine le mondain, dans la pièce d'où ces vers sont extraits, fit tomber entre mes mains un firman du sultan Mahmoud, aujourd'hui glorieusement régnant, firman par lequel sa haute déclamation à Ibrahim-pacha qu'elle le tiendrait pour infidèle, parjure et *cafre*, s'il évacuait la Morée sans sa permission.

Pourquoi ce mot *cafre*? me disais-je. Un *Cafre* est, ce me semble, un nègre né en Cafrérie. Comment Ibrahim deviendrait-il nègre, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait blanc? Si puisant que soit le Grand-Turc, peut-il faire ce miracle? Il a été opéré plus d'une fois à la vérité à Bruxelles par un certain marquis d'Arconati. Comme ce brave homme ne voulait être servi que par des nègres, et que pendant le blocus continental l'espèce noire était rare, il s'en faisait faire par son teinturier. Le Grand-Turc en usera-t-il ainsi pour barbouiller Ibrahim? Certains juges ont d'ailleurs ce pouvoir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir,

dit La Fontaine. Le sultan ne ferait-il pas ici du style oriental? ne voudrait-il pas donner à entendre à Ibrahim, par une métaphore, que, le cas échéant, il le fera teindre par son diwan?

Pendant que je faisais ces réflexions, entre dans ma chambre un jeune de langue, c'est ainsi qu'on appelle les élèves que le gouvernement fait instruire pour remplir dans le Levant les fonctions d'interprète ou de consul. Lisez cette pièce, lui dis-je; que veut dire ici Mahmoud? L'honorable Lanjuinais, un jour que le boucher Legendre lui fermait la bouche à coups de poing, et l'assommait à la tribune, lui disait: «Fais décréter que je suis un bœuf, et tu me traiteras après comme un bœuf.» Le sultan veut-il procéder ainsi avec son pacha? va-t-il le décréter nègre pour avoir droit de le traiter comme un nègre? — Je ne vous comprends pas, répond le jeune savant. — Mahmoud, repris-je, ne dit-il pas qu'il tiendra Ibrahim pour *cafre* s'il évacue la Morée sans sa permission? Or que signifie *cafre*? — *Cafre*, en turc, ne signifie pas un nègre, un homme né en Cafrérie, mais un renégat, un apostat, un parjure, un infidèle, ainsi que le dit sa haute déclamation.

Kaphir, dont nous avons fait *cafre*, dérive de l'arabe *caffara* (être incrédule, être infidèle), ou de l'hébreu *kofér* (renier). Les Turcs s'en servent pour désigner un homme qui a changé de religion, un chrétien qui s'est fait musulman, un musulman qui s'est fait chrétien, un pervers ou un converti *ad libitum*. Ainsi pour eux le houzard Selves qui s'est fait circoncire, et le mameluck Roustan, s'il s'est fait baptiser, sont deux *kaphirs*, ou deux *cafards*, ou deux *cafres*.

Mais *kaphir* se dit des incrédules comme des infidèles. Les musulmans ont donné en conséquence ce nom aux noirs habitants des contrées méridionales de l'Afrique, qui ne reconnaissent pas Mahomet. Les Portugais, les trouvant ainsi

nommés quand ils pénétrèrent dans la Cafrérie, ne s'embarrassèrent pas du sens véritable de ce mot; le voyant appliqué à désigner des noirs, ils n'y virent qu'un synonyme de noir.

Cafre, *kaphir* et *kaphar* sont donc un même mot. Tout me porte à croire que le dernier est entré dans notre langue à l'époque des croisades et par suite des relations qu'elles ont établies entre les chrétiens et les musulmans. Reste à expliquer comment *kaphar* ou *cafard* est devenu synonyme d'hypocrite.

On est assez enclin à douter de la sincérité d'un homme qui a changé de religion, et à prendre pour fausses ses démonstrations de piété. Une fois établie entre *cafard* et hypocrite, cette analogie est devenue synonyme.

Cafard, depuis des siècles, a tout-à-fait la signification d'imposteur. De tems immémorial on a donné ce nom à ces pieux charlatans qui, au moyen de reliques auxquelles ils attribuaient des vertus particulières, escroquaient l'argent des imbécilles. Rabelais l'emploie dans son admirable histoire: «Ainsi preschoit, fait-il dire au judicieux Grandgousier, un *caphart*, que saint Antoine mettoit le feu ez jambes, saint Eutrope fesoit les hydropiques, saint Gildas les fols, saint Genou les gouttes. Mais si je le punis en tel exemple, quoiqu'il m'appelast herétique, que depuis *caphart* quelconque n'a osé entrer sur mes terres; et m'esbahis si vostre roy laisse prescher par son royaume de tels scandales.» *Gargantua*, livre I^{er}, c. 45.

Dans nos provinces méridionales, on donne le nom de *cafard* à un insecte qui vit dans la farine, où de noir il se fait blanc, comme le chat de la fable.

Le mot *cafarder* était employé jadis pour sermoner, et aussi pour bavarder, parler à tort et à travers. Il a ce sens dans la farce de *Pathelin*. «Il n'y a ni rime ni raison à tout tant que vous *cafardez*,» y dit le juge.

Cependant les étymologistes, tout en reconnaissant que *cafard* équivaut à *hypocrite*, prétendent qu'il ne se dit que d'un moine, et qu'il dérive de *caffardum*, mot de basse latinité, lequel veut dire *capuchon*. Ils citent à l'appui de cette opinion un passage extrait d'un statut de l'université de Vienne en Autriche. Ainsi *cafard* ne viendrait pas d'Arabie, mais l'Allemagne, et en dépit du proverbe ce serait l'habit qui fait le moine.

Les explications de mon jeune de langue me satisfirent complètement.

Cafard n'est pas le seul mot qui par induction ait été détourné de son sens primitif de façon à suppléer hypocrite. Il en est de même de *sycophante*, dont il me reste à vous parler.

Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur la boulette,
Guillot le *sycophante* approche doucement,

dit La Fontaine en parlant du loup devenu berger. Voilà certes le portrait d'un franc *hypocrite*, et *sycophante* a bien ici cette acception. Ce mot dans l'origine signifiait pourtant tout autre chose.

Composé de *sukon* figue, et *phainô*, dénoncer, *sycophantes* en grec signifie dénonciateur de figues. Une loi défendant, sous des peines graves, d'exporter ce fruit hors de l'Attique, les Athéniens appelaient *sycophante* quiconque dénonçait ce genre de fraude. Or, comme on en accusait souvent des gens qui n'étaient pas coupables, ce fut peut-être une accusation de ce genre qui provoqua l'exil d'Aristide, *sycophante* devint insensiblement synonyme de calomniateur, d'imposteur, de fourbe, et, comme l'hypocrisie n'est qu'un mode de fourberie, synonyme d'hypocrite.

Le *sycophante* est le pire des fourbes. L'hypocrite peut s'en tenir à usurper l'estime par des dehors affectés; le *sycophante* s'attache à détruire par ses discours la réputation d'autrui; l'un se fait louer par un mensonge d'action, l'autre nous diffame par des discours mensongers; l'un s'efforce de passer pour ce qu'il n'est pas, l'autre d'empêcher les honnêtes gens d'être crus ce qu'ils sont. Il est possible que le *sycophante* ne se trouve pas dans l'hypocrite; l'hypocrite au contraire se trouve toujours dans le *sycophante*. Le réunion de ces deux caractères, qui n'est que trop commune, est la perfection de la perversité; c'est elle qui constitue le *tartuffe*.

ARNAULT,
De l'Académie-Française.

MÉLANGES.

CALIBAN.

Être pauvre, être seul au monde, vouer toutes ses facultés, tout son avenir à un art que ceux là même qui le traitent de frivole ne méconnaissent pas le plus, avoir la conscience de son talent et douter s'il pourra se développer suivant sa véritable vocation, rester inconnu lorsqu'on aime la gloire, qu'on la poursuit, qu'on l'atteindrait s'il ne fallait qu'en être digne; vraiment, c'est triste.

Qui, mais le peintre Randal avait vingt-quatre ans, et avec vingt-quatre ans on nargue la destinée. Ainsi faisait-il, et il avait bien raison. La nature l'avait fait songe-creux, mais elle lui donna force et santé, qualités aussi nécessaires à un artiste que l'imagination elle-même. Je puis dire que lorsqu'on souffre, la vue du beau se voile: la santé, c'est tout l'homme, et il y a bien des choses dans cette question: comment vous portez-vous? tout insignifiante qu'elle paraît.

Rarement l'adressait-on à Randal. Il vivait à l'écart, et n'avait personne à rencontrer. Chose commode pour lui qui aimait à se promener seul dans la foule, ou, par fois, allait errer avec un ami; dont la charmante figure se cachait sous un long voile. L'amant alors ne pensait guère à la peinture; l'artiste pourtant n'y perdait rien. — L'amour ne nuit qu'aux philosophes. A personne.

Grâce à lui, Randal goûtait ces vives et belles émotions que son obscurité l'empêchait de trouver dans une carrière de gloire; comme bien d'autres, il devait à ses sentiments pour une femme aimée la seule ressource contre ce qu'il y a de vulgaire, d'appauvrissant dans la destinée du plus grand nombre.

Il était donc heureux, après tout, et voyait, sans se laisser abattre, son précoce et vigoureux talent encore méconnu. Tout-à-coup ses travaux furent troublés, anéantis, d'une manière à-la-fois si irritante et si étrange, qu'il fut jeté dans la plus violente situation d'esprit qu'on puisse imaginer.

Chaque fois qu'il quittait son atelier, il trouvait, au retour, sa toile *lorchée* à grands coups de pinceau par une main sans pitié, et les parties les moins imparfaites étaient toujours celles que cette main de bourreau semblait s'être plu à gâter davantage. Le mal était-il à grand-peine réparé, nouvelle et plus intolérable barbarie. Les plus horribles mélanges de la palette étaient broyés çà et là sur la toile, avec un désordre, une furie de pinceau, qui décelait bien une main que la haine rendait convulsive. Le plus souvent même, les grattements de dix doigts chargés de couleur déchiraient en mille sens l'empreinte des contorsions de la brosse. Il semblait que l'infâme eût voulu nuire de plus près à l'ouvrage du malheureux peintre, et tâter, élargir, tourmenter de ses mains les plaies qu'il avait entassées partout.

Oui, la haine pouvait seule, et mieux que l'ignorance, si mal faire et faire tant de mal. Elle seule pouvait inventer ces teintes hideuses, ces formes (si c'en étaient) plus monstrueuses, plus délirantes que les enfantements avortés d'un mauvais rêve. Elle seule pouvait chaque fois trouver pis, et fouetter d'atteintes toujours plus horribles ces ébauches, où le génie de la destruction.....

Ainsi pensait Randal, et sa stupeur n'était pas moins grande en contemplant ce que la haine donne d'imagination, qu'en la trouvant si acharnée après lui; il aurait presque envié cette main infernale, et cette fièvre d'exécution. On eût dit de ces frénésies qui se gagnent à les voir. Poussé par fois par un mouvement tout machinal, détestant son travail maudit, et comme fasciné par ces apparitions diaboliques, il empoignait un pinceau, et voulait, enragé à son tour, lutter avec elles, saisir du moins leur secret. Mais on peut se faire autant de mal que son plus cruel ennemi; on peut se tuer, et lui ne pouvait, autant que le sien, faire de mal à son propre ouvrage.....

Orage à rendre fou un fou! se trouver soudain et sans cause un lâche et funeste ennemi, quand on est seul au monde et sans ami, ou plutôt lorsqu'on ne connaît des sentimens des autres que ce qu'il y a de meilleur et de plus doux dans le cœur d'une femme. Apprendre la haine contre soi et en soi-même parce qu'elle a de plus violent, et la sentir pour on ne sait qui, tellement qu'elle retombe entière sur soi-même, cette inconcevable guerre, ces coups si bien dirigés au cœur d'un artiste, toute une puissance employée à détruire, ce mélange de méchanceté petite et d'insatiable barbarie, Randal avait la tête perdue, et quand l'ami au long voile s'échappait pour venir lui rendre courage, il le quittait en pleurant encore, mais sans l'avoir consolé.

Randal guette, veille, sort chaque jour, fermant à peine sa porte, car, à tout prix, il veut surprendre son ennemi. Il fait tant, qu'il est sûr d'une chose: c'est que le misérable ne peut (le croirait-on) entrer chez lui que par la fenêtre, en suivant le toit, au risque de se tuer, vingt fois pour une. « Il faut être bien méchant! » pensait-il, que lui ai-je donc fait? — Et il cherchait dans sa mémoire. « Mais c'est incroyable, c'est une prédestination, un rêve. » L'idée lui vint un instant d'attacher à sa fenêtre quelque piège meurtrier. « Non, s'écria-t-il, quand je le tiendrai, je veux qu'il vive encore. »

Enfin, il se cloua à sa porte; son œil creuse le trou de la serrure. Il attend, impatient et immobile. Soudain, une figure, une main se glissent à moitié au côté de la fenêtre. — Le cœur de Randal ne bat plus. Un pied s'avance, on entre: à surprise qui dépassa tout ce qu'il avait imaginé! il a reconnu son ennemi, mais il peut à peine en croire ses yeux; c'est le dernier qu'il eût supposé capable — il n'y croit pas encore — mais l'autre repousse la fenêtre, place tant bien que mal le châssis, saisit palette, pinceaux, appuie-main, s'installe. Randal se laisse aller à la renverse avec un rire fou: c'était en singe.....

Oui, un singe; Caliban, la plus bizarre figure qu'un singe puisse avoir reçue du ciel, perché sur un corps d'une taille peu commune. Randal l'avait vu deux ou trois fois, en face de sa fenêtre, s'appuyant de l'aisselle sur le balcon d'un grenier, grave, les yeux constamment fixés sur lui, tandis qu'il travaillait, et n'ayant d'autre mouvement que celui de ses bras pendans qui se balançaient avec nonchalance, ou, soudain, se jetaient à voler après une mouche.

Ah! ah! bonne tête d'artiste! — Haine diabolique, génie de la destruction, frénésie contagieuse, fatalité, soit de vengeance. — Et pas même une malice de singe, car c'était de très bonne foi que Caliban faisait la chose.

« Mon Dieu, pensa Randal, elle rira bien quand je le lui conterai. » Et il n'en rit lui-même que de meilleur cœur.

Un autre aurait pu être en même temps un peu honteux et fort en colère; mais tout ceci devenait trop bizarre pour ne pas s'en amuser du moins à son aise. Puis, quand on a maudit un prétendu démon acharné contre soi, le moyen de se fâcher simplement contre un singe.....

La bonne fortune pour un peintre de vingt-quatre ans. Un spectacle si grotesque, une fantaisie d'orang-outang si bouffonne! Figurez-vous Caliban l'artiste, mieux qu'on ne pourrait vous le décrire; imaginez que, tandis qu'il s'en donne à cœur joie, vous le regardez à la dérobée, et à travers le trou d'une serrure.....

C'était un tableau qu'il eût fallu qu'un autre singe pût copier, et pour sa meilleure ébauche gâtée, Randal, le bon jeune homme, n'eût pas voulu n'en point jouir. — Bref, il entre. — Caliban, tout entier à ses inspirations, n'avait rien entendu.

« Ne vous dérangez pas voisin, lui dit son confrère. » L'autre se leva brusquement, et recula, mais sans lâcher ses armes. — Puis, regardant la fenêtre fermée, et voyant l'artiste qui risait en lui tendant la main, il revint, lui donna négligemment la sienne. — Et de plus belle avec autant de grimaces que de gestes, il se reprit à s'escrimer contre la toile.

Randal lui sut gré de son sang-froid. « Nous serons bons amis, dit-il, » en lui tirant l'oreille, et prenant à son tour une palette et des pinceaux: « A nous deux, camarade. »

Et les voilà à qui mieux mieux, brossant, tochant, battant

la toile; — et à chaque coup, porté toujours avec plus de vigueur, on se retournait vers l'autre avec un regard de défi. — Le peintre s'évertuait trop, le singe eut le dessus.

« Eloigne-toi, » lui dit Randal, pris d'une envie subite. — Jamais il ne s'était senti si bien en verve. — Caliban était vraiment unique dans son espèce; or, tout ce qui se distingue est à l'art. Et de ce premier mouvement si rare, si puissant, si impérieux chez les vrais artistes, de toute l'énergie de ce sens qui par fois éclate en eux, inspire et manie tous leurs organes, le peintre jeta à pleine brosse sur une nouvelle toile de quoi faire le portrait de Caliban. Une ébauche d'homme, l'image poétique d'un singe.

Et, soit dit en passant, je ne vois guère entre les deux espèces qu'une barrière, c'est l'excessive et perpétuelle mobilité des idées du singe: il semble que la nature n'ait trouvé que ce moyen de le retenir au-dessous de nous autres, et qu'elle l'assaille exprès de mille impressions toujours changeantes, pour l'empêcher d'appliquer à rien son intelligence si vive et si souple.

Vraiment, pour l'empêcher de réfléchir, de s'élever, elle a usé d'un moyen plus sûr: c'est de faire qu'il soit comme vous imitateur! — Or, Randal savait bien que le singe n'est pas le seul que cela empêche de devenir un homme; il pensait qu'un peintre ne doit copier la nature même qu'autant que bon lui semble, que l'art est bien le maître, et qu'elle est à sa discrétion.

Pourtant, il copia scrupuleusement Caliban le singe. L'art est faible quand il n'exagère pas; mais cette fois il n'y avait qu'à imiter; l'imagination ne pouvait rien trouver de plus frappant, de plus bizarre. Cette face si mobile, si expressivement grimée, sur un corps qui, par une singularité rare dans cette engeance turbulente, avait pris, je ne sais où des habitudes de calme et comme de gravité; un visage de singe avec un port de philosophe; quel précieux contraste! La bonne fortune pour un peintre.....

Aussi le nôtre fit-il une belle chose. — Tout œuvre de l'art est beau, quand il atteste dans son auteur de l'énergie et de l'originalité; l'art est une révélation, et je ne cherche pas moins dans un tableau à connaître un homme qu'à jouir de son ouvrage. Cette fois Randal prouva (digne épanchement d'artiste) que le sujet n'était rien pour lui, et comme ceux qui dans un langage informe, expriment des pensées fortes ou singulières, il transmit aux yeux, à travers les difformités d'un singe, l'expression d'un génie original et vigoureux.

Le plus difficile, ce fut de faire poser le modèle; Randal se plaçait devant lui dans l'attitude qu'il voulait lui voir prendre. Caliban comprenait très bien, et répétait fidèlement la posture; mais, quand il l'avait gardée quelque temps, il exigeait que Randal posât à son tour. Lorsque après deux ou trois séances son portrait fut achevé, le singe n'y fit pas grande attention: il s'était déjà vu dans une glace; il pensa que c'en était une, et se prit à contrefaire les airs de satisfaction du peintre, se complaisant dans son œuvre. — Bonne caricature d'artiste qui s'admire.

Ce singulier portrait fut enfin exposé. L'ensemble frappait par une empreinte de verve bizarre, qui convenait au caractère de l'original l'effet général de l'ouvrage et sa première impression sur le spectateur. Une touche heurtée, hardie, une pose étrange, un dessin ferme et souple en même temps, tout, jusqu'à une distribution capricieuse de la lumière et des ombres, s'accordait heureusement avec la nature du modèle.

Caliban était représenté incliné légèrement, et comme suspendu à un long bâton que ses bras dressés élevaient le long de son flanc gauche; une de ses jambes se tortillait au bas comme un cep de vigne autour de son appui. — Sa face se montrait s'avancant entre ses bras et gardant la lumière pour les teintes vives et bigarrées qui la tatouaient comme celle d'un sauvage, elle éclatait au milieu du ton sombre et vigoureux répandu sur le corps du singe. — On eût dit ces couleurs brillantes qui étincellent au haut d'une palette brunie par un long usage.

Mais ce que le premier aspect avait de captivant pour l'œil ne le détournait pas de chercher, de saisir sur les traits de Caliban cette expression de vie presque convulsive et d'intelligence alerte, cet air de moquerie sauvage et défiante, de malignité curieuse et de dédain inquiet, qui font le singe rival de ce qu'il y a dans un fou de plus vivace, de plus étrange, de plus malicieuse. Fidèle à l'original, le peintre avait concentré sur cette face toute la nature du singe, moitié perverse, moitié étourdie. Et, s'il avait pu voir cette bizarre et mauvaise figure, grimaçant sur un fond semé de détails fantasques comme elle, Shakespeare eût reconnu quelques traits de son autre Caliban.

Bref, personne n'avait pris garde à d'autres ouvrages du jeune artiste, qui pourtant révélait un talent vrai. La foule du moins, se pressa devant l'image du singe, car la foule est frappée la première de ce qui est singulier, et goûte les hommes originaux bien avant les connaisseurs que le nouveau effarouche et déconcerte. — Ils ne furent pas plus justes envers Randal qu'auparavant; mais, grâce à la souveraineté du peuple, de ce jour datèrent pour lui de réels et de nombreux succès, sur quoi il se prit à penser que la gloire et la fortune ont parfois des procédés bien étranges, et qu'il était plaisant qu'un singe eût été attrapé en Amérique, tout exprès pour le bien d'un pauvre artiste qu'il avait fait se donner au diable.

Aux artistes cela arrive souvent; mais Randal supporta depuis avec patience toutes les fantaisies de Caliban, devenu à grand prix sa propriété, son commensal. D'ailleurs ce n'était guère à lui que Caliban s'en prenait. — Il s'était attaché au jeune peintre, tout en conservant son indépendance et son caractère; car il était vraiment son ami. — Or, ce caractère le distinguait entre ses pareils aussi bien par son humeur tout originale que par l'excès de celle qui leur est commune à tous.

Aussi les bons tours que j'aurais à conter! Ne fût-ce que ses querelles de singe avec la dominière grondeuse qui veillait au ménage de l'artiste. Caliban lui jouait tous les tours qu'il pouvait imaginer, et je ne saurais pas même les dire. Quand il passait un jour sans mal faire contre elle, il croyait ce jour perdu. Une fois, fouillant dans une écuëlle où elle pensait puiser son mets favori, elle n'en tira (ô fureur de vieille femme!) que les lambeaux empuantés d'une pie, digne élève de la veuve: c'était Caliban, qui, importuné de son habit et trou-

vant mauvais qu'on singeât la voix humaine, avait plongé la pie dans le vase, pesant du pied sur le couvercle. — Accroupi sous le cage de la victime, il se prit à rire silencieusement des imprécations de la duègne, puis de force il l'embrassa.

Il y eut aussi bien des scènes grotesques entre Caliban et les modèles que Randal employait. Les charges d'atelier ne valaient rien contre les inventions du singe; toujours l'avantage lui restait. Sa gravité seule tenait contre les tours qui lui venaient à l'esprit, et l'on sait qu'il n'y a pas de contraste plus puissant que la gravité d'un bouffon.

La sienne ne se démentit que deux fois, et c'est par là que je finirai; l'une, ce fut lorsque Randal s'amusa à ménager une entrevue entre Caliban et ce mime extraordinaire que nous avons vu singier si bien le singe. Caliban ne s'y trompa point. Il laissa l'autre se disloquer tant qu'il lui plut, et, quand il le vit qui semblait vouloir joûter avec lui, tout-à-coup il redevenait l'homme des bois, se tordant comme un serpent, bondissant comme un oiseau, le plus hardi nageur n'oserait risquer dans le fleuve ce que faisait Caliban dans l'air. Ses élans étaient si souples qu'on eût dit quelque voile qui se balance au vent, se plie, se roule, se déploie. — Le mime jeta son masque, et Caliban laissa de nouveau cette vivacité dont il n'avait que faire dans nos villes.

Enfin il la retrouva encore, lorsque Randal l'emmena, par un été, habiter avec lui la campagne. L'air des bois vint jusqu'à Caliban. Il reprit sa nature. Puis il devint horriblement triste. L'instinct bientôt l'emporta sur l'habitude, et, un jour que Randal partit seul pour la ville, au retour, il ne trouva plus son ami.

Toutes les recherches furent vaines. Mais, quelque temps après, Randal, se promenant un soir dans la forêt qui entourait sa demeure, entendit soudain des pas non loin de lui dans le fourré.

Il s'arrêta, il regarde, il croit reconnaître ou plutôt il devine. « Caliban, cria-t-il, Caliban, est-ce toi? »

Il s'avance. On ne venait point à lui; mais on ne s'éloignait pas. Le cœur lui battait.

« Mais vraiment, pensa-t-il en s'arrêtant, le voici libre, » et il vint sur ses pas. « Adieu, Caliban, adieu; je te recevrai toujours bien, Caliban; je te le promets. Veux-tu venir? »

On restait immobile. — Randal reprit sa marche. L'autre l'écouta quelque temps s'éloigner avec vitesse. Ses yeux brillaient dans le taillis. Puis, poussant un faible cri, il se jeta au plus épais du bois. O liberté, tu vauds donc mieux qu'un ami.

UNE HEURE AUX CATACOMBES DE ROME. (1828.)

HISTORIQUE.

.... Vivant, il arriva dans la sombre demeure, Mais il n'en sortit plus.....

Seigneur riche et puissant, il avait choisi pour compagne la plus belle.... Pendant quelque temps il avait goûté le bonheur sans mélange, mais la jalousie venait de prendre place en son cœur, et toute félicité était à jamais détruite pour lui. Un noble étranger, voyageur inconnu, avait vu son épouse; par tout il la suivait; la veille encore il lui avait donné une sérénade, langage mélodieux d'amour, et ces tendres hommages, l'infidèle comtesse avait répondu!

Plus de bonheur pour son époux. Le sang brûlé, le cœur bondissant, il ne songeait plus qu'à la vengeance.

Un jour, par trop las de plaisirs désormais faits pour l'irriter, il descendit aux catacombes pour, dans ce tombeau jeté au milieu de la vie, méditer délicieusement la perte de celui qui avait rendu sa brillante existence un tourment.

Quoique muni d'une torche aux flammes bitumineuses, il marchait sans y voir, et son esprit absorbé l'empêchait d'entendre le bruit régulier de ses pas qui se répétait sourdement sous l'écho des voûtes sombres jusqu'à ce qu'il se perdit dans le lointain.

Tout entier à ses idées d'outrage et de vengeance, le noble comte ne voyait que poignard et que sang. Trop affamé de celui de son rival pour confier à un autre le soin de le verser, il errait hagard et rêveur, appelant de toute sa rage l'occasion d'y parvenir.

Tout à coup, troublé dans ses rêves de sang par un étrange bruit, il regarde et, au détour d'une longue galerie, il aperçoit celui qu'il cherchait, tranquille, visitant avec le goût explorateur habituel à sa nation les ruines où celui qu'il avait outragé conjurait sa mort.

Jalousie et haine, voilà le caractère italien..... Le noble comte a vu l'objet de sa colère; aussitôt, il oublie son propre salut pour se venger; il jette sa torche loin de lui, et saisissant son poignard, il frappe sa victime. Celle-ci chancelle, laisse échapper aussi son flambeau protecteur, pour voir en tombant deux genres de mort l'assailir à la fois.

Mais la nuit la plus profonde n'ôte rien à la fureur des deux habitans de ce séjour de mort. Saisissant son épée, le comte cherche à frapper dans l'ombre celui qu'il a renversé..... Animé par la douleur, l'étranger se relève armé d'un glaive, et tous les deux frappant au hasard, s'éclairaient du feu de leurs épées brisées contre les rocs. — Guidés par la vengeance, rapprochés par la rage, ils se saisissent pour ne plus se quitter, et, roulant ensemble, ils se percent de part en part des troncens de leurs fers qu'ils retirent aussitôt pour s'en frapper encore!

Criblé de coups, l'étranger, affaibli après quelques instans de ce combat meurtrier, jette un dernier cri de désespoir et tombe baigné dans son sang.

Après s'être bien assuré de sa mort, le comte, blessé moins profondément et ayant encore assez de force pour chercher à revoir la lumière, se traîne et se consume en inutiles efforts.... C'est en vain que pendant tout le reste du jour il erre dans le sombre asile! Enfermé dans ce labyrinthe de mort, toujours il espère, et toujours il retrouve le cadavre de sa victime; mais chaque fois, dans sa farouche agonie, il l'épie d'un inquiet toucher.

Pour la trentième fois, peut-être, il avait tâté ce cœur qui depuis long-temps ne palpitait plus, lorsqu'enfin lui-même défaillit, au moment où, inquiets de son absence, les gens de sa maison venaient de le découvrir.

Une fois encore il releva sa tête appesantie par tant de dou-

leurs pour contempler son ennemi ; et, l'ayant vu gisant à son côté, il retomba pour jamais, s'écriant avec une joie infernale : « Je meurs vengé ! »

On acheta le silence de ceux qui recueillirent ces derniers mots. On fit courir le bruit que le noble comte avait péri assassiné par un jeune étranger ; pour celui-ci, jamais dans sa patrie on n'a su ce qu'il était devenu.

Quant à la belle et jeune comtesse, l'hiver dernier tout Paris a admiré ses charmes ; et comme elle vient de partir pour l'Angleterre, sans doute que la saison des plaisirs ne passera pas sans qu'à son insçu, elle embellisse de sa présence les riches salons qui virent naître celui dont elle a causé la mort.

A. A.

UN DINER EN ISLANDE.

Toute personne invitée à dîner dans une maison pour la première fois, est tenue par l'étiquette de ne rien refuser de ce qui lui est offert, et de le manger quand bien même son appétit serait déjà depuis longtemps satisfait. Tout mets est assaisonné sans sel ; aussi n'en trouve-t-on jamais sur la table. Chaque convive a devant lui une assiette, un couteau et une fourchette, un verre à vin et une bouteille de vin de Bordeaux. On ne boit que de cette seule espèce de vin. Tous les plats se servent l'un après l'autre.

Des voyageurs forcés de dîner chez le *Stiftsamtman* (le Maire) racontent qu'on leur servit une soupe faite de Sago, de vin de Bordeaux, et de raisins bouillis. Chacun fut obligé, toujours conformément aux lois de l'étiquette, d'en consommer deux assiettées. On leur signifia ensuite un saumon bouilli, coupé par tranches, cerné de beurre fondu mêlé d'huile et étoilé de poivre. Ces pauvres voyageurs ne disent pas si c'est la sauce qui leur fit manger le poisson, ou le poisson qui..... Passe encore pour ce mets. Les convives étrangers satisfirent aux lois de l'étiquette sans trop de hauts-de-cœur. Mais leur pierre d'achoppement fut une entrée d'œufs durs qu'on servit à chacun d'eux. Douze œufs sur chaque assiette ; puis s'élevait au milieu de la table une énorme saucière contenant crème et sucre, le tout pour accompagner les œufs durs, et où les convives devaient puiser de tems en tems pour n'avoir pas l'air ridicule. On pense bien que nos voyageurs étaient au bout de leur rouleau. Aussi demandèrent-ils la permission d'abandonner la table et de se retirer. Le *Stiftsamtman* leur fit observer que comme c'était la première fois qu'ils dînaient avec lui, il comptait assez sur leur complaisance pour leur voir achever de bonne grâce les excellents œufs durs qu'il avait fait préparer dans cette solennité, leur faisant entendre qu'en revanche, ils seraient libres à la seconde invitation d'en user comme il leur plairait. Il finit en s'excusant de ne pas pouvoir manger comme eux de toutes ces bonnes choses à cause de son grand âge. Nos voyageurs continuèrent donc d'amortir et d'avaler les œufs durs qu'ils firent descendre à force de crème. Vint ensuite le quart d'un mouton rôti, avec de la poêle cuite, bachee et sucrée. Il en fallut manger. Il fallut aussi manger des *Waffels*, gâteaux de forme carrée, ayant huit pouces de long et quatre de large. « Messieurs, dit aux convives le *Stiftsamtman*, je serais ravi de vous voir manger, chacun, deux de ces gâteaux. Ne me refusez pas cette faveur à laquelle je suis très-sensible, » et ces Messieurs de manger chacun deux gâteaux. A la fin du dîner on servit le café. Chacun quatre grandes tasses ; puis chacun se vit ensuite servir deux bols de punch ; enfin le repas se termina pour chacun par six tasses d'un thé exécrable. Le café seul avait été trouvé excellent. Mais quatre grandes tasses !...

FACÉTIE. — On trouve dans les œuvres du prince de Ligne et de M. de Boufflers des lettres, des prières, des discours en monosyllabes, bien pensés, bien écrits, et qui ne se sentent nullement de la gêne bizarre que les auteurs s'étaient imposée. Voici un jeu d'esprit plus difficile encore, où l'on n'emploie exclusivement que des lettres d'alphabet :

LNNEOPY; LIATT; LIAME; LIAET ME; LIARIT; LIAVQ; LIEDCD, AG, AKC.

« Hélène est née au pays grec ; elle y a tété ; elle y a aimé ; elle y a été aimée ; elle y a hérité ; elle y a vécu ; elle y est décédée, âgée, assez cassée. »

Cette facétie, dit Grimm dans ses mémoires, est bonne à conserver, parce qu'elle prouve une chose dont l'auteur ne se doutait point, la surdité et la cacophonie inhérentes à la langue française. Je défie qu'on fasse une pareille plaisanterie en Italien. Aussi est-il bien plus difficile d'être harmonieux, élégant, gracieux, en un mot un écrivain séduisant, en français que dans aucune langue, et l'*Hélène* de M. de Boufflers doit nous apprendre le cas qu'il faut faire d'un Voltaire.

ANNONCES.

M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, outre les articles annoncés par son précédent avertissement, vient de recevoir 60 pièces de vin de Bordeaux, et par le dernier paquebot, du Havre, 9 balles de marrons ainsi qu'une balle de toile d'Alençon qu'il offre de vendre aux prix les plus modérés.

Mr. G. F. WEISSE, de Paris, qui a professé dans plusieurs pensions de cette ville et notamment au *High School*, vient d'ouvrir une classe du soir pour l'enseignement de la langue française, au No. 3 Courtlandt street.

Mr. G. F. W. donne aussi des leçons particulières. Heures des classes, de 6 à 7 et de 7 à 8. Les personnes qui désiraient prendre des leçons pourront trouver Mr. W. au No. 3 Courtlandt street, tous les jours, depuis 1 heure jusqu'à 3.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway, Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets ou parts de billet. Janvier 27—\$30,000, \$20,000, \$10,000, etc., etc. » 10

ÉCOLE CENTRALE
DES
ARTS ET MANUFACTURES,
A PARIS.

Cette École a été fondée avec l'assistance et elle est placée sous la surveillance d'un Conseil de perfectionnement composé de : MM. le comte CHAPTAL, pair de France, membre de l'Institut. — ARAGO, membre de l'Institut. — BENOIT, ingénieur civil. — Alex. BRONGNIART, directeur de la manufacture royale de porcelaine, membre de l'Institut. — D'ARCEY, membre de l'Institut. — Le vicomte HENRICART DE THURY, directeur des travaux de Paris, conseiller d'Etat, membre de l'Institut. — Le baron HERON DE VILLEFOSSE, inspecteur divisionnaire des mines, conseiller d'Etat, membre de l'Institut. — JOMARD, membre de l'Institut. — LAFFITE, député. — MOLARD aîné, membre de l'Institut. — ODIER, député. — PAYEN, chimiste manufacturier. — CASIMIR PERIER, député. — Le baron TOISSON, membre de l'Institut. — Le baron TEINNAUX, député. — Le baron THENARD, membre de l'Institut et député.

Elle a été organisée et elle est gouvernée par un Conseil composé des quatre fondateurs.

Les cours sont faits et les études sont surveillées et coordonnées par les membres d'un Conseil des Etudes, composé des fondateurs et de tous les professeurs.

L'École est dirigée par M. LAVALLEE, fondateur.

ÉTUDES.

PREMIÈRE ANNÉE.

GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE. — Professeur, M. OLIVIER, fondateur, ancien élève de l'École Polytechnique, ancien officier d'artillerie, ex-professeur à l'École d'application de Metz.

Professeur-adjoint, M. BAILLIO-LAMOTTE, ancien élève de l'École des Mines.

MÉCANIQUE. — Professeur, un ingénieur, ancien élève de l'École Polytechnique, répétiteur de mécanique à l'École Polytechnique.

Professeur-adjoint, M. DIDIEZ.

PHYSIQUE GÉNÉRALE. — Professeur, M. PECLET, fondateur, ancien élève de l'École normale, maître de conférences à l'École normale.

Professeur-adjoint, M. COLLADON.

CHIMIE GÉNÉRALE. — Professeur, M. DUMAS, fondateur, répétiteur à l'École Polytechnique, professeur à l'Athénée.

Professeur-adjoint, M. BERGOUNIUX.

DEUXIÈME ANNÉE.

GÉOMÉTRIE DESCRIPTIVE APPLIQUÉE. — Professeur, M. OLIVIER.

CONSTRUCTION DES MACHINES. — Professeur, M. FERRY, ancien élève de l'École des Mines, ingénieur des usines du roi.

PHYSIQUE INDUSTRIELLE. — Professeur, M. PECLET.

THÉORIE PHYSIQUE DES MACHINES A VAPEUR. — Professeur, M. COLLADON.

CHIMIE INDUSTRIELLE. — Professeurs, MM. DUMAS, BUSY, ancien élève de l'École Polytechnique, professeur à l'École royale de Pharmacie.

CONSTRUCTIONS ET TRAVAUX PUBLICS. — Professeur, M. ***

HISTOIRE NATURELLE INDUSTRIELLE. — Professeur, M. Ad. BRONGNIART, docteur en médecine, agrégé près la Faculté de Paris.

ECONOMIE INDUSTRIELLE. — Professeur, M. H. GUILLEMET, avocat à la Cour royale de Paris.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DE L'HOMME. — Professeur, M. PARENT DUCHATELET, docteur en médecine, agrégé près la Faculté de médecine de Paris, membre du Conseil de salubrité du département de la Seine.

MINÉRALOGIE ET GÉOLOGIE. — Professeur, M. ***

TROISIÈME ANNÉE.

CONSTRUCTION DES MACHINES. — Professeur, M. FERRY.

DESCRIPTION DES MACHINES-OUTILS OU INDUSTRIELLES. — Professeur, M. ***

CHIMIE INDUSTRIELLE. — Professeurs, MM. DUMAS, BUSY.

ARCHITECTURE CIVILE ET INDUSTRIELLE. — Professeur, M. GOURLIER, architecte des travaux publics, rapporteur et secrétaire du Conseil des bâtiments civils.

EXPLOITATION DES MINES. — Professeur, M. ***

HISTOIRE NATURELLE INDUSTRIELLE. Professeur, M. Ad. BRONGNIART.

STATISTIQUE INDUSTRIELLE. — Professeur, M. GUILLEMET.

HYGIÈNE INDUSTRIELLE. — Professeur, M. PARENT DUCHATELET.

L'École Centrale des Arts et Manufactures fondée en 1828 et établie sur le plan de l'ancienne École Polytechnique, a ouvert ses cours le 3 novembre dernier. Les 145 élèves qui composent la division de cette année sont tous, à l'exception de 9, âgés de plus de 18 ans, 48 ont plus de 21 ans et quelques-uns plus de 30.

L'École Centrale, dès sa naissance, a sympathisé avec toutes les idées nationales, et elle a pris sa part dans le mouvement qui vient d'en assurer la victoire. Les fondateurs ont vu avec joie leurs élèves rivaliser de courage avec ceux de l'École Polytechnique, et ils n'ont pas entendu sans émotion le titre de « Brave École Centrale », décerné par Lafayette aux nombreux élèves dont il a bien voulu accepter les services au moment du danger.

L'École centrale, est destinée à former des ingénieurs civils, des directeurs d'usines, des chefs de manufactures, des constructeurs, des professeurs de sciences appliquées, etc.

L'état d'ingénieur civil, presque inconnu sur le continent, mais si honoré, si indépendant, si lucratif en Angleterre, n'y est à la portée que de quelques classes de la société. Les fondateurs de l'École centrale des Arts et Manufactures ont ouvert cette carrière en France, et ils l'ont en même temps rendue accessible à presque toutes les fortunes.

L'Angleterre doit toutes les découvertes et les perfectionnements qui se font dans l'industrie aux ingénieurs civils. Ces ingénieurs libres, spécialement adonnés à une ou plusieurs branches industrielles, sont, par rapport à ceux de l'École, ce qu'en France les architectes sont par rapport aux constructions. C'est à eux que s'adressent les particuliers ou les compagnies quand ils veulent entreprendre quelques travaux publics, ou quand ils ont besoin d'un projet de fabrique et d'usine, ou quand il s'agit d'exécuter un projet donné ou simplement d'introduire dans un établissement les améliorations que l'état des sciences rend possibles, ou enfin quand, pour remplir un but connu, ils éprouvent le besoin d'une machine nouvelle ou d'un appareil nouveau.

L'École n'admet que des externes ; ils doivent avoir au moins quinze ans le jour de leur entrée à l'École. Au-dessus de ce terme, on n'admet de tout âge. Ils doivent savoir l'arithmétique, la géométrie élémentaire, l'algèbre jusqu'aux équations du second degré inclusivement. Ils doivent encore être capables de tracer à l'échelle quelques figures de géométrie et de faire une rédaction en français sur un sujet donné (les élèves français seulement). Ils peuvent se faire examiner à Paris par des professeurs attachés à l'École ; dans les départements, par les professeurs de mathématiques spéciales des collèges royaux et communaux ; dans les pays étrangers, par les professeurs de mathématiques des universités.

Les travaux de l'École commencent chaque année le 20 novembre, et finissent le 31 août. Aucun étranger n'assiste aux travaux de l'École. Il n'y a jamais de séance publique.

Les élèves travaillent dans l'École depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir.

Le prix de l'enseignement annuel est de 775 francs. Les frais d'examen d'admission et tous les frais de manipulation sont au compte de l'établissement.

Les élèves passent trois ans à l'École. La première année, ils étudient la théorie des sciences qui doivent servir de base à tout enseignement industriel, et suivent tous les mêmes cours et font les mêmes travaux. Pendant les deux autres années ils font les applications et se distribuent en cinq sections, dont chacune a ses manipulations et ses dessins spéciaux.

D'après cette organisation, tout élève doit déclarer, au commencement de la seconde année, la section dans laquelle il veut entrer.

Première section. CONSTRUCTIONS DES MACHINES. ARTS MÉCANIQUES.

Deuxième section. CONSTRUCTIONS : travaux publics, architecture civile et industrielle. **ARTS PHYSIQUES :** chauffage, éclairage, salubrité des villes et des grands établissements.

Troisième section. CHIMIE MINÉRALE : poteries, porcelaine, verreries, minium, acide sulfurique, acide hydrochlorique, soude, sulfate, chlore et chlorure de chaux, salpêtre, etc.

Quatrième section. CHIMIE ORGANIQUE, ARTS AGRICOLES : teinture, couleurs, vernis, vinaigre, acétates, cérése, sucre, amidon, toiles peintes et papiers peints, alcool, huiles, graisses, cire, savon, tannerie, charbon animal, bleu de Prusse, gélatine etc. etc.

Cinquième section. EXPLOITATION DES MINES, MÉTALLURGIE.

Le Conseil des fondateurs pourra admettre dans chacune des divisions de deuxième et de troisième année tous les jeunes gens qui auront fait hors l'École des études suffisantes, c'est-à-dire qui auront acquis toutes les connaissances que possèdent les élèves de l'École qui entrent dans la même division. Ces élèves devront se présenter chaque année avant le 20 novembre. Ils seront examinés par les professeurs fondateurs.

L'École est établie à Paris, hôtel Joiné, rue de Thionville.

On peut s'adresser pour avoir des renseignements à M. LAVALLEE, directeur, on est prié d'adresser les lettres et paquets.

Le prospectus de l'École Centrale contient les statuts et le règlement de l'établissement, et les programmes très détaillés des cours et des autres travaux (édition de septembre 1830) se distribue gratuitement à la librairie de l'École Centrale chez M. Malher et Cie, passage Dauphine, et chez B. et C. jeune, place de l'École de Médecine. On peut le faire demander par tous les libraires des États-Unis ; on le trouve aussi au bureau de notre Journal.

Il s'est établi sur la Place Royale un pensionnat uniquement destiné aux élèves de l'École Centrale. A partir du 20 novembre prochain, les élèves les plus jeunes y seront séparés des élèves libérés, et soumis à une surveillance conforme aux instructions de leurs parents. Chaque élève y professe librement sa religion.

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,
Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargements et déchargements de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des États-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

KEEPSAKE AMÉRICAIN.

Le soussigné vient de publier : *Keepsake Américain* ; merveilles choisies et inédites de littérature contemporaine. 1 volume avec 12 belles gravures. Prix, relié en soie \$2 50, en veau fers froids, doré sur tranche \$3, en maroquin riche, doré sur tranche, \$4, en maroquin à vignettes, doré sur tranche, \$5, en mosaïque \$15.

Le *Keepsake* est imprimé, sur beau papier velin, par Rignoux ; les gravures ont été confectionnées par Thauvenin. Les gravures sont de Darrand, Ellis, Neagle, etc. La partie littéraire consiste de morceaux inédits en prose et en vers des auteurs suivants : Ancelot, de Béranger, Berthoud, de Chateaubriand, Deschamps, Desbordes-Valmore, Douma, Drouineau, Fontan, Mlle D. Gay, E. de Girardin, Victor Hugo, J. Janin, Lamette, Latouche, de Lecluse, Lichtemberg, Mignet, de Musset, Ch. Nodier, Regnier-Destourbet, Saint-Marc-Girardin, de Ségur, Soulié, Soumet, Sue, Tissot, de Wailly, de Walsh.

Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
103 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 33 cents.
Long-Primer..... 40 Erevier..... 56
Bourgeois..... 46 Minion..... 70
Nonpareil..... 50 Pearl..... \$1 40
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. HAGAR et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

A LOUER,

Une très jolie chambre garnie, avec ou sans la pension, No. 33 Chatham-street.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISNART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 centes pour chacune des fois suivantes.